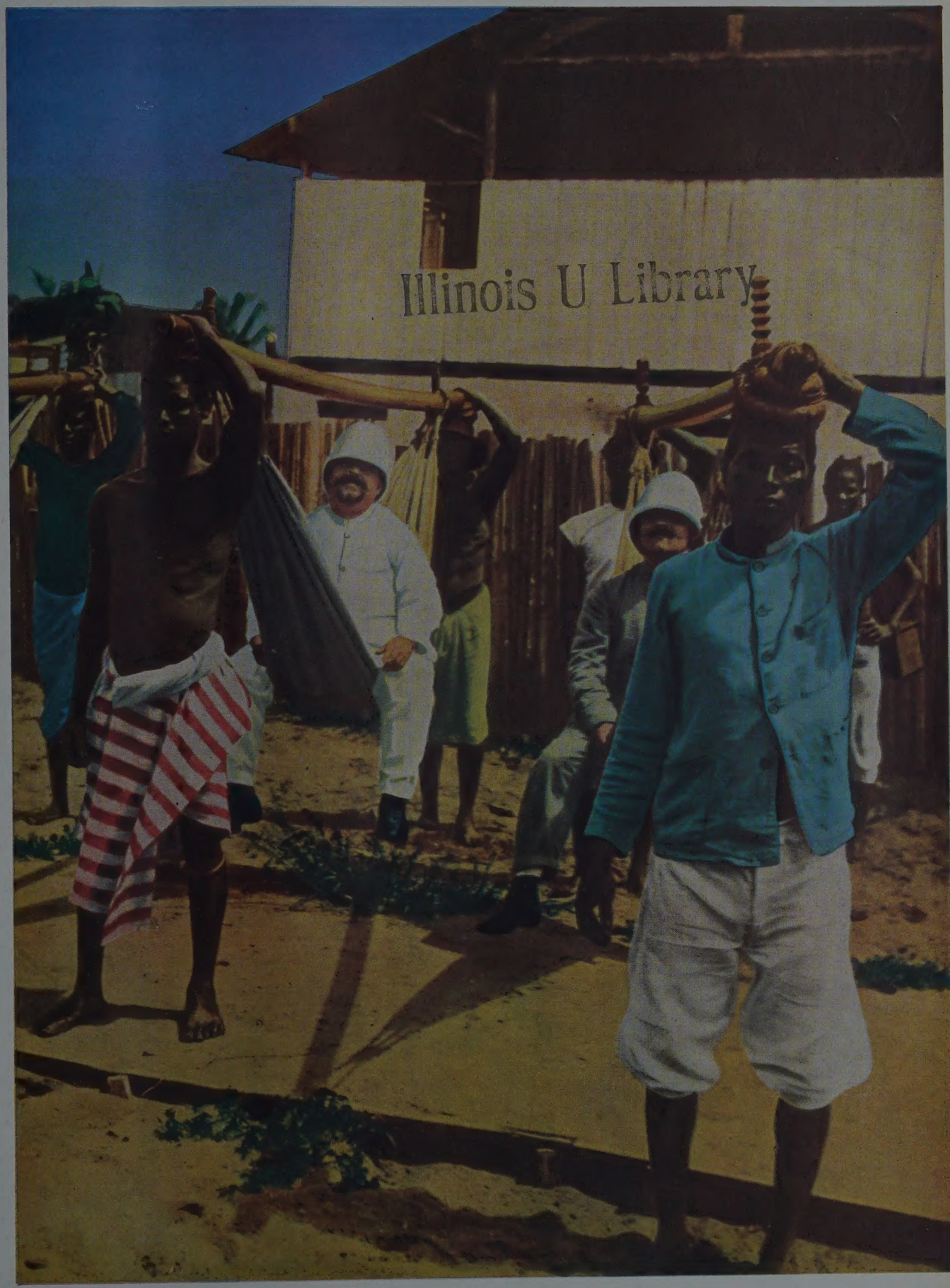
9 FÉVRIER 1952

France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 330 - 100 FRANCS



SOUVENIR DE VORGNAN E BRAZZA

852 naissait Savor- de Brazza. Il it donner à notre des territoires qui un des plus beaux ons de la France tre-mer. Le cente- du grand explora- a été commémoré Afrique Équatoriale caise par diverses monies au cours uelles a été exaltée arrière de ce grand teur de la patrie.

r notre article et s photographies.)

L'HÔTEL NAPOLÉON-BONAPARTE - ILE ROUSSE

Pour vos vacances 1952 visitez la Corse

resplendissante de lumière et de beauté

8me ANNÉE — NUMÉRO 330

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

9 FÉVRIER 1952

LE TOUR DU COMMONWEALTH EN 150 JOURS

Les souverains britanniques, la princesse Margaret, M. Churchill et plus de deux mille personnes ont assisté à l'aérodrome au départ de la princesse Elizabeth et du duc d'Edimbourg. La première étape de leur voyage était El Adem, en Libye ; ils y ont fait escale avant de gagner Nairobi, où une série de réceptions les attendaient.

Quittant ensuite la capitale du Kenya, ils se sont rendus à Nyeri, dans la zone montagneuse, où ils se sont installés dans une propriété dont le gouvernement du Kenya leur a fait cadeau à l'occasion de leur mariage.

Le voyage du couple princier le tiendra éloigné de la Grande-Bretagne pendant cinq mois. Après l'Afrique orientale, la princesse et son mari se rendront à Ceylan, puis en Australie et en Nouvelle-Zélande. Tous deux représentent au cours de ce déplacement S. M. George VI. Le roi a dû en effet annuler à cause de l'opération qu'il a subie en septembre dernier le voyage qu'il se proposait d'accomplir lui-même.

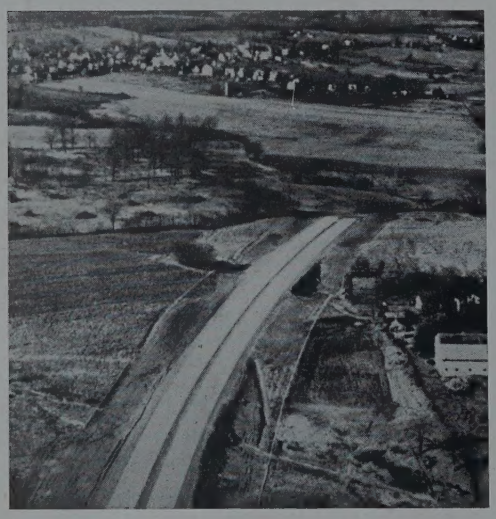
ACTUALITÉS MONDIALES

TEHERAN. Encore qu'elles se soient déroulées sans violence, les élections en Iran ont donné lieu à des scènes pittoresques. Les tenants du Front national scandent dans les rues des slogans nationalistes.

VOICI L'HOMME DE LA SEMAINE

M. BUTLER, chancelier de l'Echiquier, soucieux du sort de la livre, a décidé de soumettre les Anglais à une cure de super-austérité. Les importations devront être considérablement réduites et les exportations, développées. En outre 10.000 fonctionnaires seront licenciés et les dépenses de la Sécurité sociale, limitées.

FECAMP. En raison des deuils maritimes le des terre-neuvas, présidé par M. A. Morice, de la Marine marchande, a été célébré san Mgr Martin, archevêque de Rouen, a béni les ch

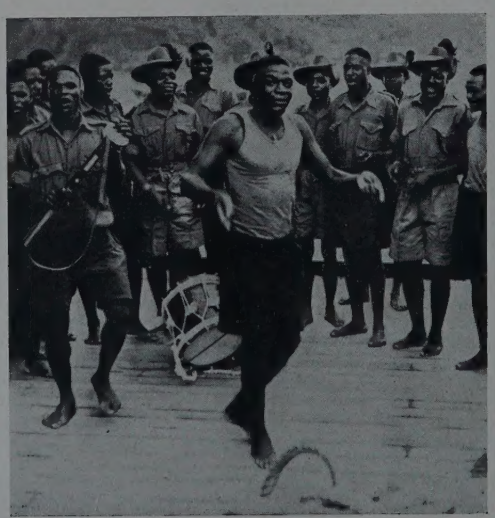


PETERSBURG. De cette ville de l'Ohio seule une mauvaise route mène à cette magnifique autostrade pensylvanienne, dont la construction, par suite d'une mésentente, a été arrêtée à la limite des deux Etats.

NAPLES. A peine venait-il d'être lancé, aux chantiers de San Pellegrino, ce bateau à moteur de 400 t. a chaviré. Mais les quelque cent passagers qui avaient pris place à bord en furent quittes pour un bain forcé.

SOUSSE. Le corps du colonel Durand, lâc assassiné au cours des troubles, a été transpo Kasbah, où il est veillé par un officier et u officier d'active, un F. F. L. et un officier de

SOLINGEN, dans la Ruhr, a été le théâtre d'un tragique accident de rue : déraillant à un croisement, les voitures d'un tramway se sont écrasées contre un mur ; 8 morts et 50 blessés furent retirés des débris.



SINGAPOUR. A bord du transport *Devonshire* ces soldats des *King's African Rifles* exécutent, pour fêter leur arrivée en Malaisie où ils vont combattre les guérillas, les danses de leur Nyassaland natal.

ORIGNY. Saint Paul, patron des vanniers, a é selon la tradition, par une messe célébré l'église de ce petit village de l'Aisne, curie décorée par les artisans de ce centre de va

SEMAINE

'ORK. L'âne démocrate sera-t-il écrasé par nt républicain ? Tel est à coup sûr le pronostic ıteur Taft, candidat possible à la présidence ux invité d'honneur des *Saints and Sinners*.

DU NORD. Au large des côtes britanniques ercices navals de mouillage et de dragage de nt réuni une importante flottille combinée, qui nait des bateaux anglais, néerlandais, français.

T-PAUL (Minnesota). Invitées au Carnaval, les tuplées » Dionne, du Canada, maintenant âgées sept ans, ont été harcelées par les reporters. s posez trop de questions ! » leur ont-elles dit.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Une fois de plus, j'aurai, dans les bagages, disposé les papiers, le linge, les vêtements, les objets de toilette qui conservent, morose, l'odeur du dernier voyage. Une fois de plus, j'aurai gagné l'aéroport et entendu gronder les mécaniques. Une fois de plus, j'aurai vu se dérouler, entre les nuages, comme un tapis précieux fait de mille pièces ravaudées, le sol de ma patrie. Une fois de plus, j'aurai touché la terre étrangère et cherché, dans le regard de mes hôtes, cette image, toujours si mal prévisible, qu'ils se font de notre France, déconcertante parfois et même pour ses propres enfants.

Depuis longtemps, je n'éprouve plus la folle joie du voyage, de l'aventure, je n'éprouve plus le désir de me renouveler en changeant de lieu et d'horizon. Et pourtant, quand retentit l'appel de ce que je considère comme mon devoir — l'un de mes devoirs — je me lève, saisis mon manteau, boucle mon sac et me déclare prêt.

Et quel est-il ce devoir ? Il est d'abord de comprendre le monde frénétique et confus. Oui, je dis bien de comprendre les éléments de ce monde humain, de les prendre ensemble et de les prendre en moi, pour mieux les distinguer ensuite, pour choisir et mettre de l'ordre. J'ai de bons amis qui sont de grands artistes, des hommes remarquablement intelligents et qui n'attendent pas grand-chose du voyage. Ils recréent chaque jour l'univers à leur façon, dans leur chambre close. Dois-je dire qu'ils m'étonnent ? Pour avoir passé, parfois, une seule journée dans quelque port perdu, de l'autre côté du monde, j'ai, dans un éclair, entrevu des vérités bouleversantes et parfois même deviné l'avenir. Nous est-il possible de ne pas pressentir et deviner l'avenir ? Le mot latin de *vates* ne signifie-t-il pas en même temps le poète et le devin ?

Donc, tout d'abord, comprendre cet univers désordonné, puis s'efforcer de l'expliquer, de le tirer de ses plis, de proposer aux autres sa propre interprétation.

Si tel est mon premier devoir, celui de tout écrivain voyageur, il en est un autre auquel je donne, depuis trente ans, le plus clair de mes forces, et c'est la propagation, la défense, l'éloge de la langue française. La France, foulée aux pieds par des multitudes brutales et avides, la France meurtrie, ruinée, divisée parfois aussi par les passions des Français et par leurs querelles intestines, la France n'est plus la nation qu'elle était jadis, dans l'ordre de l'industrie ou de la puissance militaire. Je ne crois d'ailleurs pas cet affaiblissement irrémédiable. Comme disait Charles-Quint : « Nulle nation n'a fait plus pour sa perte que la française ; mais tout lui tourne à salut. » Je crois, avec Valéry, que les civilisations sont mortelles ; mais la France a montré bien des fois qu'elle était capable d'absorber et de digérer les vainqueurs d'un jour. Toutefois, si la France appauvrie et angoissée doit, pour le moment, laisser à d'autres la barre du gouvernail universel, il est un domaine dans lequel elle conserve la première place, et c'est le domaine de l'intelligence créatrice, celui des arts, des lettres, de la philosophie, de la science — je dis de la science inventive plutôt que de la technique, où la France se trouve distancée par des nations riches dont l'équipement n'a pas souffert.

Pour que la France conserve cette place éminente et enviable il est nécessaire que la langue française reste une langue d'élection au regard des peuples civilisés. Or, de terribles retranchements se sont opérés, surtout depuis la dernière guerre. Le monde soviétique est reclus, l'Europe centrale a fermé la plupart des écoles françaises. Nos alliés eux-mêmes, nos alliés politiques, poursuivent froidement l'œuvre de diffusion de la langue anglaise, et cette œuvre, servie par de puissants moyens matériels, ne peut s'accomplir, en dépit des illusions du « monde bilingue », que par le refoulement de cette langue française que l'on qualifiait d'universelle au temps de Rivarol et encore au siècle dernier.

Si je ne me lasse pas d'aller à travers le monde pour célébrer la langue française, ce n'est pas par un effet de l'orgueil national, c'est parce que la langue française me semble tout à fait nécessaire à l'intelligence humaine. Le jour où le français ne serait plus parlé, plus entendu dans toutes les nations actives, ce jour annoncerait, pour le monde entier, une ère de pauvreté, d'obscurité, de décadence. Et c'est d'abord aux Français que j'adresse, à pleine voix, cet avertissement solennel.

M. William Draper, récemment nommé coordinateur du programme de sécurité mutuelle pour l'Europe, et qui vient d'arriver a Paris.

AVANT LA CONFÉRENCE DE LISBONNE

OÙ EN SOMMES-NOUS ?

Le problème de l'Europe et de sa défense évolue de façon si déroutante qu'un malaise évident s'empare d'une opinion insuffisamment informée. A travers trop d'affirmations officielles que viennent contredire les faits, tant en ce qui concerne l'unité européenne que le réarmement de l'Allemagne, on discerne mal en effet sur quelles bases on entend édifier cette Europe nouvelle.

Il semble qu'on ait eu une tendance fâcheuse à dissimuler la réalité des choses sous un masque d'optimisme que rien ne justifiait. Or l'usage des soporifiques est décevant, car ceux-ci ne s'attaquent pas au mal, et les patients connaissent parfois des réveils pénibles !

Au départ, pourtant, l'accord paraissait unanime quant au but à atteindre. Pour sortir du chaos engendré par les années de destructions et de misère, pour échapper aux menaces que le totalitarisme fait peser sur les démocraties et sur leurs libertés essentielles une union à la fois défensive et constructive s'imposait aux peuples de l'Ouest. Cette unité européenne, on l'avait conçue dans l'euphorie. On voyait en elle une construction idéale, où toutes les nations également attachées à la civilisation occidentale travailleraient d'un même cœur et d'un même élan à édifier une Europe libre et pleinement maîtresse de son destin. D'aucuns la célébraient déjà comme « une troisième force » en puissance, susceptible d'éviter à notre vieux continent de se voir transformé en un champ clos où viendraient s'affronter deux puissants blocs rivaux.

DE L'IDÉAL A LA RÉALITÉ

Or, où en est aujourd'hui l'unité européenne ? Tant d'écueils et d'obstacles ont été semés sur sa route que son utilité elle-même risque d'être remise en cause depuis que nos amis insulaires d'outre-Manche ont signifié qu'il ne fallait pas compter sur leur intégration dans une Fédération européenne ; on s'est demandé, en effet, si une telle conception était vraiment réalisable et surtout si elle était viable.

Le problème s'est compliqué étrangement dès qu'il a été question — peut-être prématurément — de l'armée européenne et du rôle qui devait être attribué à l'Allemagne dans le plan de défense occidentale. A tel point qu'on se trouve brusquement devant la perspective d'un réarmement allemand que l'on n'eût pas même imaginé et qui était résolument écarté, il y a peu de temps encore, comme impensable, par les gouvernements de l'Ouest.

Au sortir de la tourmente il était convenu entre les vainqueurs que l'Allemagne ne pourrait pas réarmer. N'avait-on pas, dans ce but, démantelé ses usines, détruit son potentiel guerrier et prohibé chez elle toute activité susceptible de contribuer à la préparation d'une nouvelle agression ?

Ni armée allemande ni armes allemandes... Comme il y a loin de ces affirmations solennelles aux brutales réalités de l'heure présente ! La retraite s'est effectuée par étapes. La France a dû consentir tout d'abord l'intégration dans l'armée européenne en gestation d'unités allemandes à effectifs

limités. Peu à peu, à la faveur des discussions, les concessions sont venues, les « combat-teams » se sont gonflés. Et à l'heure présente, en dépit de toutes les assurances et de tous les démentis, le réarmement allemand de demain se présente sous l'aspect peu rassurant de douze divisions motorisées et blindées, d'un effectif total de 350.000 hommes, et d'une aviation de combat dotée des appareils à réaction les plus modernes.

On conçoit la surprise, la stupeur de nos compatriotes, qui ont présents à la mémoire les crimes et les atrocités du nazisme, à la pensée de voir l'ennemi barbare d'hier à la veille de retrouver une machine de guerre qui à trois reprises au cours d'un siècle a foulé et meurtri notre sol et de l'entendre revendiquer un rôle d'associé et d'allié cinq ans seulement après avoir subi la plus écrasante des défaites militaires !

L'histoire décidément recommence, et la France se retrouve dans la même situation paradoxale où l'avaient acculée les erreurs commises par les Alliés après la grande guerre !

Maintenant qu'approche l'heure des échéances les Français, brusquement arrachés à leur somnolence et à leurs illusions, se voient placés devant un cruel dilemme. Faut-il, en dépit des leçons de l'expérience, malgré les désillusions que nous a values la « bonne Allemagne » de Weimar, faire confiance à l'Allemagne démocratique de 1952 ? Ou devra-t-on renoncer à une unité européenne qui serait payée vraiment trop cher ? Tout choix comporte des risques. Encore convient-il de les envisager froidement et d'en peser les possibles conséquences.

UN CONCOURS QUI COUTERA CHER

En vérité, il n'est pas d'unification possible de l'Europe sans la présence de l'Allemagne. On n'efface pas de la carte, d'un trait de plume, un peuple laborieux et entreprenant de 48 millions d'habitants. Et le vœu que doivent former les vrais amis de la paix, c'est que le ressentiment, les colères et les haines, si légitimes soient-ils, s'estompent devant le souci de la protection commune contre un danger commun.

Malheureusement les Allemands, même les mieux intentionnés, sont gens exigeants et pressés, qui entendent monnayer le plus cher possible leur concours. Ils prétendent discuter non plus de vaincu à vainqueur, mais d'égal à égal. Arguant du fait qu'ils se trouvent géographiquement placés aux avant-postes de la défense occidentale, ils ne veulent pas être traités en « mercenaires ». A responsabilités et à risques égaux, égalité de traitement et de pouvoirs, telle est leur position. D'où la candidature posée par le gouvernement de Bonn à l'Organisation atlantique, d'où la revendication pour le retour de la Sarre dans le giron allemand, d'où sans cesse des prétentions nouvelles, qui s'accroissent d'ailleurs en fonction même des divergences qui se font jour entre les alliés d'Occident... et aussi des échos favorables que rencontrent outre-Atlantique les thèses des dirigeants de la République de Bonn.

Nous serions volontiers tentés de nous retourner vers les Etats-Unis, de leur rappeler les leçons de l'histoire et de leur reprocher de sacrifier trop aisément à leurs préoccupations stratégiques les inquiétudes légitimes que nous vaut notre propre position.

Certaines initiatives des diplomates et des chefs militaires américains donnent l'impression que les Etats-Unis jouent la carte allemande — comme l'Angleterre après 1919 — et qu'ils encouragent, tantôt ouvertement, tantôt dans la coulisse, les desseins du chancelier Adenauer. La récente nomination du docteur William Draper — diplomate-banquier et partisan avoué du renflouement allemand — au Conseil des suppléants et comme coordinateur américain du programme de défense mutuelle n'est pas de nature à dissiper de telles préventions !

C'est en tout cas sur l'insistance des négociateurs américains — souvent appuyés par les Anglais — que nos représentants ont dû à maintes reprises lâcher du lest en s'engageant, bon gré mal gré, dans la voie d'un réarmement que l'on répudiait solennellement dans les déclarations officielles.

Sans doute nos amis d'Amérique attribuent-ils à l'Allemagne un rôle essentiel dans la défense occidentale, convaincus qu'ils sont que le monde libre devrait, en cas de conflit, être défendu en premier lieu sur le territoire allemand.

Mais une conséquence de cette attitude est de fournir des arguments à ceux qui, chez nous, prennent ombrage des activités que le Pentagone déploie sur notre propre sol et qui dénoncent volontiers le « protectorat occulte » que Washington ferait, à les entendre, peser sur la France.

C'est amener ainsi de l'eau au moulin « neutraliste », où l'on préconise comme le moyen le plus sûr d'éviter une conflagration générale une politique continentale, une Europe libérée de toute influence, se tenant à égale distance de Moscou et de Washington et apaisant par cela même les grognements menaçants de l'ours soviétique.

RÉALISME ANGLO-SAXON

Ce sont là, hélas ! pures vues de l'esprit et dont l'expression est dangereuse, car elle risque de fournir des arguments aux isolationnistes d'outre-Atlantique, dont il serait imprudent de sous-estimer l'influence et l'activité.

C'est, en tout cas, faire fi un peu légèrement de quelques vérités premières.

Il n'est pas d'unité européenne ni de défense européenne possibles sans le concours soutenu et permanent de la grande démocratie américaine. De même, sans son appui, sans les centaines de milliards du plan Marshall, ni la France, ni l'Angleterre, ni l'Italie, ni les pays du Benelux n'auraient pu relever leur économie nationale détruite ou exsangue.

Mais les Américains sont gens pratiques. Ils ont des yeux pour voir et des oreilles pour entendre. Ils connaissent les possibilités et la capacité de résistance des nations d'Europe.

S'ils admettent que notre pays est écrasé par la tâche qu'il poursuit en Indochine dans l'intérêt commun, ils savent aussi que notre stabilité financière et notre économie sont handicapées par l'instabilité gouvernementale et par les pressions démagogiques qui nous entraînent sur la pente de l'inflation. Ils n'ignorent pas davantage que le communisme reste chez nous aussi menaçant qu'il l'est en Italie et qu'il bénéficie dans certains milieux de l' « intelligentzia » occidentale de complicités inconscientes peut-être, mais d'autant plus dangereuses.

Que voient-ils outre-Rhin ? Une Allemagne occidentale en train d'effectuer un redressement stupéfiant, avec une jeunesse qui a repris courage, une monnaie stable et un niveau de vie en progrès ; une nation où chacun travaille avec acharnement, ignorant les quarante heures, et dont le potentiel industriel, en dépit des destructions d'usines, se reconstitue à une cadence étonnante lorsqu'on songe que l'indice de la production atteint le coefficient 140 par rapport à 100 en 1936, que l'Allemagne est en passe de retrouver et même d'accroître ses débouchés extérieurs d'avant guerre. Pareille renaissance est de nature à impressionner les observateurs américains, qui voient là une force d'avenir.

Mais cette Allemagne de l'Ouest est-elle dégagée des complexes belliqueux de l'Allemagne hitlérienne ? La démocratie chrétienne et socialiste est-elle suffisamment assise pour contenir les ambitions d'un capitalisme de nouveau puissant et qui s'est trop souvent solidarisé avec le militarisme prussien ?

L'heure, en tout cas, est venue d'examiner les faits en réalistes. Lorsque les Alliés affirmaient, tous ensemble, solennellement que l'Allemagne devait renoncer désormais à tout appareil militaire, l'Europe n'avait pas pris conscience des desseins expansionnistes du bolchevisme. Or aujourd'hui une Allemagne neutre, sans défense, serait condamnée à tomber rapidement sous la domination communiste et à être ainsi absorbée dans le bloc des Etats totalitaires de l'Est.

C'est bien pourquoi les dirigeants de Moscou et du Kominform ont mission de tout faire pour aggraver les dissensions, pour maintenir les peuples occidentaux en état de défiance mutuelle, afin de rendre impossible la réalisation d'une Europe unie et résolue à se défendre contre toute tentative d'agression.

L'HEURE DU CHOIX

Lorsqu'on pèse ainsi le pour et le contre, on ne peut concevoir d'autre choix possible que celui déjà délibérément fait par une France consciente de sa sécurité comme de sa mission et qui entend rester solidaire des engagements souscrits.

Mais pour donner à l'unité européenne toutes ses chances il convient de signifier aux dirigeants de l'Allemagne de l'Ouest, si pressés soient-ils de trouver place parmi les nations libres et associées, que la cure d'expiation n'est pas terminée encore et que leurs exigences excessives ne peuvent avoir pour résultat que d'accroître chez nous les réserves et l'inquiétude.

Il importe également que ceux qui parlent au nom de la France fassent comprendre à nos amis anglo-saxons le bien-fondé de nos appréhensions à l'égard d'un voisin que nous avons appris à connaître, hélas ! à nos dépens, et la nécessité implacable où nous sommes d'exiger, pour notre sécurité, les solides garanties qu'impose une expérience trop de fois renouvelée.

ERREURS D'OPTIQUE

Cet effort sincère de compréhension du problème européen et les risques qui en résultent pour elle devraient valoir à la France, de la part de ses amis anglo-américains, une égale compréhension des difficultés qui lui sont créées dans un autre domaine où ses intérêts sont également menacés.

Sous le manteau de l'anticolonialisme et en invoquant le juste droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, nos alliés ont été enclins à des erreurs d'optique lourdes de conséquences. Par exemple lorsqu'ils invoquent le droit à la souveraineté immédiate des populations « protégées », sans établir la moindre discrimination entre celles qui ont acquis leur maturité politique et celles dont le degré d'évolution n'est pas suffisant pour leur permettre de gérer utilement et sainement leurs propres intérêts.

Le cas s'est produit naguère dans l'Extrême-Orient, où les diplomates américains, avant que de se rendre un compte plus exact des réalités, ont favorisé l'éclosion et parfois l'explosion des courants nationalistes. Il s'est renouvelé dans le Proche-Orient et jusque dans l'Afrique méditerranéenne, où les agitateurs du mouvement panarabe ont pu trouver dans la complaisance avec laquelle ils étaient écoutés à Washington — et quelquefois même à Londres — des encouragements à une propagande xénophobe dont les fruits se font sentir amèrement.

Pareille incompréhension est d'autant plus grave qu'en l'occurrence elle fait admirablement les affaires du bolchevisme, contre lequel les Alliés sont cependant d'accord pour dresser un barrage solide. Les encouragements qu'apportent les communistes à ces mouvements, leurs excitations à « bouter dehors les Occidentaux » sont à cet égard singulièrement suggestifs.

Il serait temps d'obtenir de nos alliés qu'ils renversassent délibérément la vapeur. C'est à quoi nos représentants s'emploient, on veut le croire, dans les conversations préalables à la prochaine conférence de Lisbonne. Mais pour parler ferme faut-il au moins savoir ce que l'on veut et où l'on va. C'est à nos gouvernants qu'il appartient de définir publiquement, une fois pour toutes et sur tous les problèmes, la volonté française... une volonté qui n'oscille pas sans cesse au gré des exigences partisanes et qui mette un terme aux hésitations et aux contradictions. Notre politique extérieure n'a-t-elle pas manqué trop souvent d'esprit de suite, de prestige et de « tonus » ?

SOUVENIRS... CI-DESSUS : « LA MARIE », PIROGUE AVEC LAQUELLE BRAZZA ABORDA POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LES RIVES DU STANLEY POOL, ET QUI RENOUVELA LE 24 JANVIER CET ACCOSTAGE HISTORIQUE. — CI-CONTRE : UNE PHOTOGRAPHIE DÉDICACÉE PAR BRAZZA « A UN COMPAGNON ».

1852 SAVORGNAN DE BRAZZA 1952

« LE CONQUÉRANT PACIFIQUE »

PAR PIERRE DENOYER

LE 25 janvier 1852 naissait un homme qui allait donner un empire à la France : Pierre Savorgnan de Brazza. Les 24, 25 et 26 janvier 1952 des cérémonies ont célébré ce centenaire. Les unes se sont déroulées dans la métropole, les autres, plus importantes, ont eu pour théâtre le pays tout entier placé sous notre drapeau par « le conquérant pacifique », et qui est devenu aujourd'hui l'un des plus beaux de l'Union française : l'Afrique-Equatoriale française.

Le ministre de la France d'outre-mer, M. Louis Jacquinot, représentait le gouvernement à ces fêtes, auxquelles le haut commissaire de France en A.-E. F., M. Chauvet, et le haut commissaire au Cameroun, M. Soucadaux, avaient su donner le caractère de grandeur qui convenait. Ils étaient en cela efficacement soutenus par le comité du centenaire de Brazza, dont le président, M. Gérand, devait être récompensé de son dévouement par la rosette d'officier de la Légion d'honneur, que lui remit le ministre. La population tout entière — Blancs et Noirs fraternellement unis — s'associait aux manifestations en un unanime élan de reconnaissance envers celui qui libérait les esclaves au nom de la France. Le flambeau symbolique qui unit à Brazzaville les capitales de tous les territoires de l'A.-E. F. fut confié à des personnalités noires ; et l'on remarquait, au premier rang des « officiels », la reine Galifourou, souveraine des Batékés, et le roi Makoko, descendant du monarque qui, par le traité de 1880, donna à la France la rive droite du Congo.

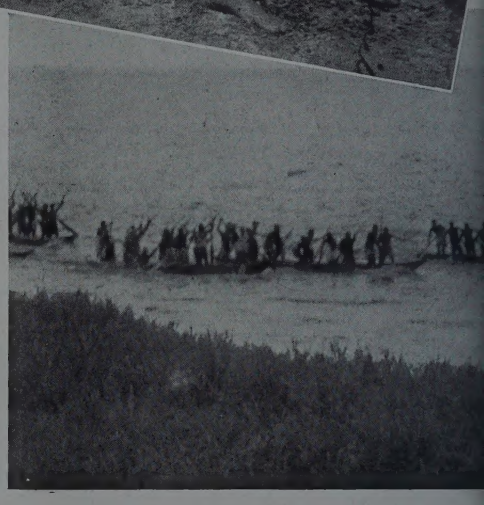
Mais le plus bel hommage rendu à Brazza fut peut-être l'inauguration par M. Jacquinot du lycée qui portera le nom de l'explorateur dans la cité qui perpétue son souvenir : Brazzaville. Ainsi la France affirmait sa volonté de poursuivre l'œuvre commencée par le grand explorateur, dont notre collaborateur, Pierre Denoyer, vous conte ici la vie exemplaire.

CAPITALE du Moyen-Congo, grand relais aérien international, Brazzaville, avec ses cent mille habitants, est un hommage permanent au souvenir de l'illustre pionnier. Mais en ces jours anniversaires de sa naissance tous les Français auront à cœur de célébrer son nom et son œuvre, car ils lui doivent beaucoup d'admiration et de reconnaissance.

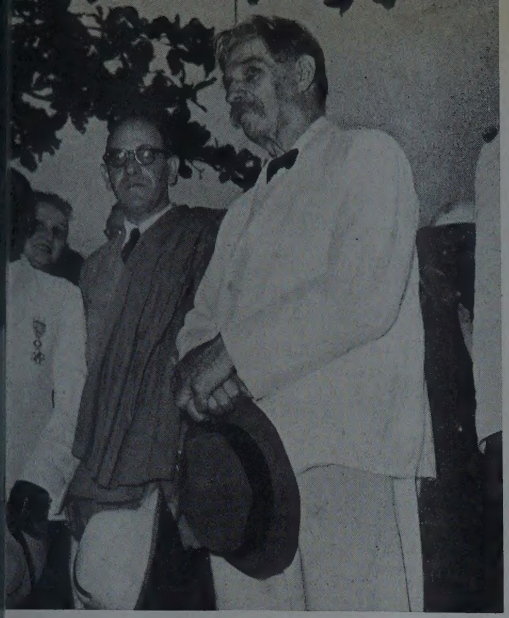
Au cours de ses deux années d'exploration du haut Ogooué (1876-1878) Brazza donna un exemple magnifique d'endurance, d'énergie, de patience, de persévérance, d'humanité qui aurait suffi à le ranger parmi les grands explorateurs. Songeons à l'exploit de ce jeune marin partant avec deux compagnons blancs et quelques porteurs noirs, se frayant une voie dans la mystérieuse forêt tropicale, luttant contre la chaleur torride, l'humidité, les insectes, les fièvres, désarmant la méfiance ou l'hostilité de populations effarouchées, s'enfonçant toujours plus avant dans l'inconnu du continent noir, marchant finalement pieds nus dans la boue et les vêtements en lambeaux à la poursuite de son rêve. Quelle belle figure c'est déjà !

Mais le voici rentré en France. Le roi Léopold II, qui ambitionne secrètement de donner des colonies à la Belgique, s'intéresse à l'exploration du centre de l'Afrique, et particulièrement au Congo, ce puissant fleuve « Loualaba » que Brazza, remontant l'Ogooué, avait espéré trouver et avait été si près d'atteindre. Stanley, envoyé par le *New York Herald* à la recherche de Livingstone, a retrouvé près des grands lacs le missionnaire perdu et a emprunté le cours du Congo sur le chemin du retour. Léopold voudrait intéresser Brazza à son entreprise ; il l'invite à Bruxelles, lui fait des propositions. Mais Brazza veut rester au service de la France. Il les décline.

Cependant Stanley est reparti pour l'Afrique au début de 1879, à la demande de Léopold. Il se dirige directement sur les bouches du Congo. Une société belge vient d'être formée



CI-DESSUS : LES PIROGUES SUR LE CONGO. — A DR. : FÊTES A LASTOURVILLE AU PASSAGE DU FLAMBEAU. — M. JACQUINOT, QU'ON VOIT CI-DESSOUS DÉBARQUANT A L'AÉRODROME DE MAYA-MAYA, PRÉSIDA LES FÊTES AUXQUELLES ASSISTAIENT LE ROI MAKOKO, DESCENDANT DU SOUVERAIN AMI DE BRAZZA, ET LA REINE GALIFOUROU (A L'EXTRÊME DROITE).



AMBEAU SYMBOLIQUE A UNI A BRAZZAVILLE TOUTES PITALES D'A.-E. F. A SON PASSAGE A LAMBARÉNÉ, REÇU PAR LE DOCTEUR SCHWEITZER (A DROITE).

pour construire un chemin de fer à travers la région des cataractes. Brazza, non sans peine, se fait donner par le gouvernement français une nouvelle mission, provisoirement secrète : planter le drapeau français à Stanley Pool, sur le cours inférieur du Congo.

BRAZZA ET STANLEY

Alors Brazza commence une course de vitesse avec Stanley. De nouveau il remonte l'Ogooué, s'enfonce dans l'intérieur des terres, conclut avec le roi des Batékés un traité par lequel Makoko fait cession à la France de ses droits sur ses territoires. Sans prendre le temps de souffler il poursuit sa route, atteint le Congo, fonde le poste de N'tamo, près de l'emplacement qu'occupe aujourd'hui Brazzaville, hisse les couleurs françaises, qu'il laisse sous la protection du sergent sénégalais Malamine et de deux laptots qu'il a emmenés avec lui (3 octobre 1880).

Cela fait, il part tranquille à la rencontre de Stanley, qui s'est attardé en aval des chutes. Apprenant que Brazza a laissé un poste sur le Congo même, Stanley ne peut maîtriser son dépit. Léopold ne l'avait-il pas mis en garde, lui, pour que toutes affaires cessantes il prît

LE CENTENAIRE DU FONDATEUR DE L'A.-E. F. FUT ÉGALEMENT CÉLÉBRÉ A LIBREVILLE, OU L'ON VOIT LE GOUVERNEUR PÉLIEU ALLUMANT LE FLAMBEAU.

possession des deux rives du Congo ? Stanley n'avait pas cru au danger que lui signalait le souverain. « Je ne participerai à aucune course », avait-il répondu avec hauteur. Il était maintenant trop tard. Ni la ruse ni l'intimidation ne réussiront plus à écarter la France de cette rive du Congo qui marque aujourd'hui la frontière entre l'Afrique-Equatoriale française et la colonie belge du Congo. Voilà comment Brazza a donné aux Français un territoire grand comme le quart de la France.

Cela n'est déjà pas un titre mince à notre reconnaissance. Mais la manière de conquérir vaut encore mieux que la conquête. Il n'est pas suffisant de rappeler le surnom, « le conquérant pacifique », que certains ont donné à Brazza pour avoir fait entrer cet énorme territoire sous la souveraineté de la France *sans avoir tiré un coup de fusil*. Rappelons pourquoi il est devenu un des plus purs symboles de la colonisation française.

On ne sait peut-être pas assez que Pierre Savorgnan de Brazza était Italien de naissance. Il vit le jour à Rome le 25 janvier 1852. Il était le septième fils d'une riche et noble famille qui comptait douze enfants. Ses ancêtres avaient navigué avec la flotte vénitienne, lutté contre les Turcs, participé à des expéditions contre les « infidèles ». Son père, le comte de Brazza, qui avait beaucoup voyagé, avait éprouvé aux portes du Soudan des émotions dont il entretenait parfois ses enfants. Il avait fait peindre sur les murs de leur demeure ancestrale des fresques évoquant « des côtes lointaines ombragées d'arbres inconnus, des océans, des déserts... » Comment s'étonner que Pierre ait, jeune, été hanté par l'Afrique et qu'il ait conçu le désir de devenir marin ?

Voilà qu'un jour l'amiral français de Montaignac, ami de sa famille, passe par Rome. Poussé par son précepteur, Pierre va le trouver à son hôtel, l'implore de lui faciliter son entrée dans la marine française. Quelques mois plus tard le jeune homme est interne au collège Sainte-Geneviève, rue des Postes, à Paris ; il y prépare son examen d'entrée au *Borda*. On a retrouvé des appréciations de ses professeurs : « Indiscipliné, mais fera un bon officier de marine italien », dit l'un.

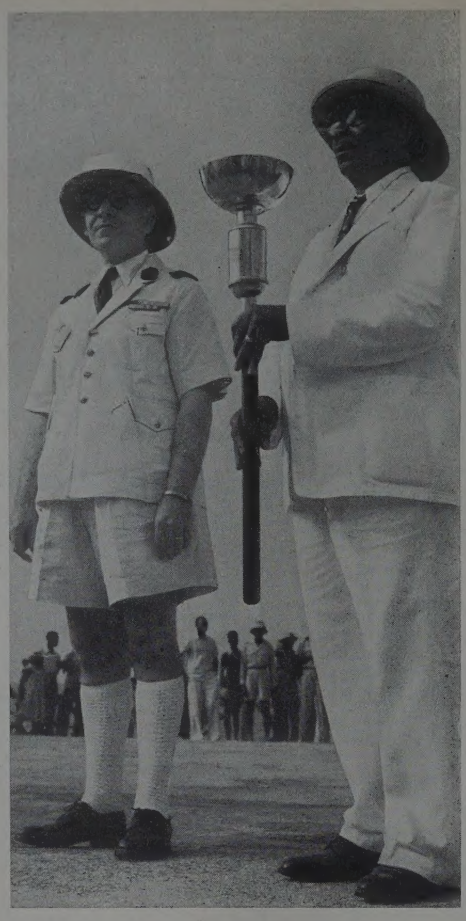
La guerre de 1870 le surprend au moment où il vient de quitter l'Ecole navale avec le grade d'aspirant à titre étranger. Il fait une demande de naturalisation. Il est sur le point d'être affecté à l'escadre de l'Atlantique-Sud. Il multiplie les démarches pour être envoyé sur une unité combattante. Il passe finalement sur le cuirassé *la Revanche*, appartenant à l'une des escadres de la mer du Nord. La guerre terminée, il est mis à la disposition de l'amiral commandant les forces navales de l'Atlantique-Sud, rallie *la Vénus*, qui surveille les points côtiers de l'Afrique occidentale, où l'on se livre encore clandestinement à la traite des nègres.

UN CONQUÉRANT PACIFIQUE

C'est de là, après des lectures passionnées sur l'exploration de l'Afrique, qu'il soumet au ministère de la Marine et des Colonies un solide projet d'exploration de l'Ogooué (juin 1874). Il demande un congé pour hâter l'octroi de la mission qu'il sollicite. Arrivé à Paris, il se présente rue Royale. On l'y informe que sa naturalisation enfin accordée le prive des grades qu'il a précédemment acquis au titre étranger. C'est une cruelle désillusion pour lui. Mais il apprend vite que s'il passe son brevet de capitaine au long cours il pourra peut-être, grâce aux hautes relations qu'a sa famille à Paris, être réintégré dans la marine militaire.

D'autres auraient pu se décourager. Lui, non. Il rouvre ses livres et profite de son séjour forcé à Paris pour nouer de précieuses relations. Il passe avec succès ses examens de capitaine au long cours, est réintégré dans la marine française et, le 15 février 1875, est chargé de l'exploration de l'Ogooué.

Cette volonté tenace d'être officier français, de se battre pour la France, d'explorer l'Afrique pour elle, n'est-ce pas un magnifique hommage



LA FAMILLE DU GRAND HOMME ÉTAIT PRÉSENTE EN LA PERSONNE DE SON GENDRE (A GAUCHE).

AU PIED DU MONUMENT ÉLEVÉ A LA GLOIRE DU « CONQUÉRANT PACIFIQUE », LE MINISTRE, M. JACQUINOT, DÉPOSA UNE GERBE DE FLEURS.

de la part de ce jeune et brillant étranger ?

Brazza, sans argent et presque sans moyens, n'aurait pas réussi sa course contre Stanley s'il n'avait trouvé beaucoup d'aide et de sympathie parmi les populations autochtones.

Quelle était donc sa méthode de pénétration en pays noir ? Un de ses biographes, René Maran, l'esquisse : « Il se documentera sans relâche, dit-il, en restant constamment en contact avec les indigènes qui encombrent chaque jour son campement. Il paiera leurs services, achètera leurs vivres, écoutera patiemment leurs interminables doléances, s'efforcera de se plier à leur mentalité. Il étudiera leurs aptitudes, se mêlera aussi étroitement que possible à leur vie quotidienne, visitera leurs villages à ses moments perdus, interrogera leurs femmes, s'intéressera à leurs enfants, couchera chez eux, dans leurs cases, explorera les contrées avoisinantes, sans armes ni escorte ou seulement accompagné d'un interprète et d'un boy. »

Un épisode survenu dans les premiers mois de sa première exploration illustre admirablement sa manière généreuse et réfléchie. Il se passe à Lopé, alors un village misérable sur l'Ogooué, où se faisait un commerce occulte d'esclaves. Une nuit Brazza est réveillé en sursaut par les cris d'un fugitif qui, ayant rompu ses entraves, vient à la porte de sa case réclamer sa protection. Le maître ne tarde pas à venir réclamer « son bien ». Fallait-il rendre le malheureux ou lui donner asile ? « Brazza, écrit son beau-frère, le général de Chambrun, se montra aussi pratique qu'humanitaire. Il ne voulut pas risquer de compromettre irrémédiablement le succès de son entreprise et, en affirmant les droits de l'homme, porter une brusque atteinte aux droits de propriété. Il trancha la difficulté en achetant l'esclave pour 400 francs.

» Quand, sur le marché voisin, on apprit l'étrange nouvelle qu'après avoir payé pour la libération d'un homme on payait ensuite pour son travail, il y eut grand émoi. Quatre malheureux d'abord, puis une vingtaine vinrent se jeter aux pieds du bienfaiteur. Alors Brazza jugea utile de frapper l'imagination par une certaine solennité. Au milieu de son campement il fit hisser le drapeau et en montrant du doigt la hampe il dit : « Tous ceux qui le touchent » sont libres. Nous, la France, ne reconnaissons » à personne le droit de maintenir un homme » en esclavage. »

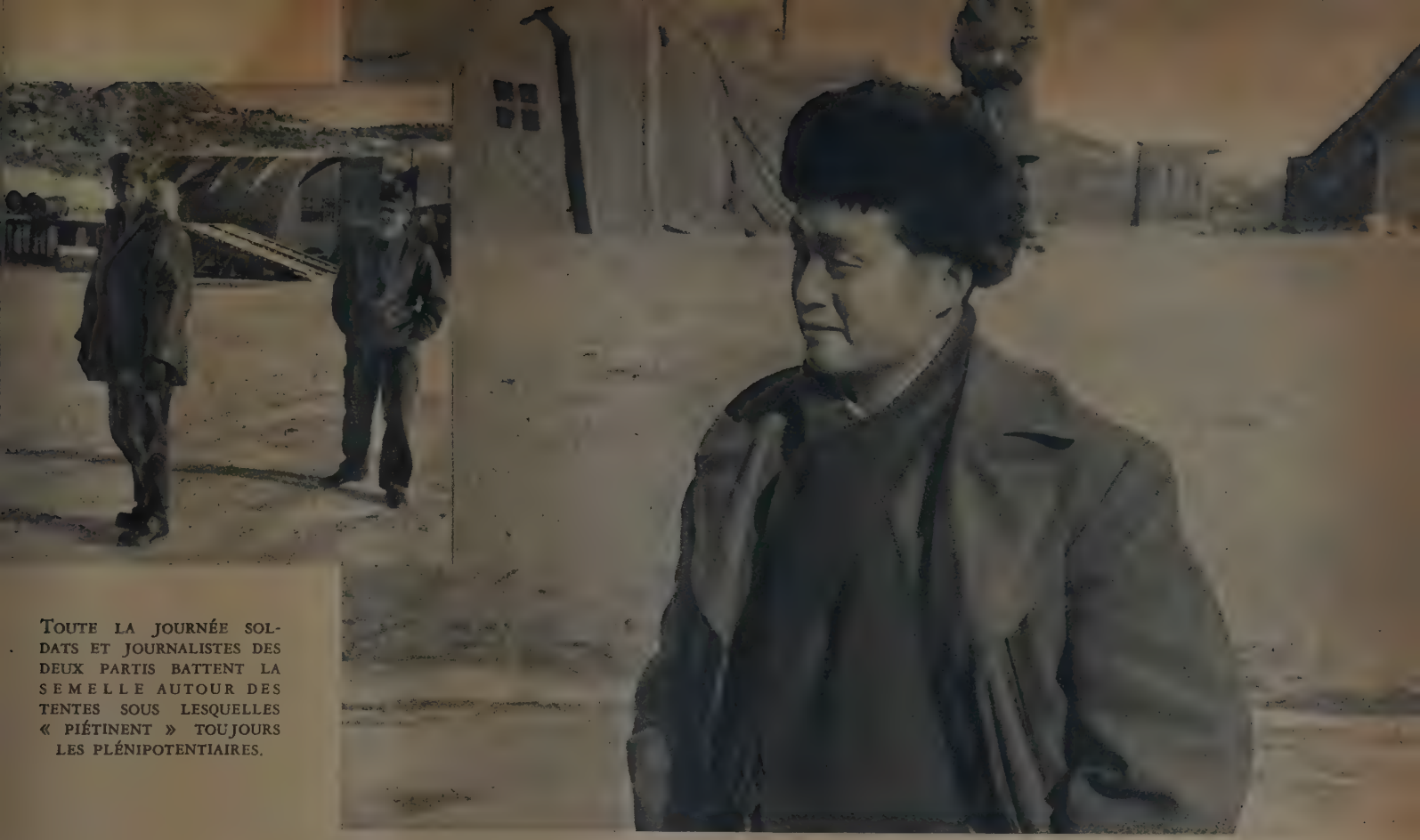
» A mesure que chacun s'approchait de notre pavillon, les laptots faisaient tomber les fourches du cou et brisaient les entraves des pieds. Puis, alignés, libérateurs et libérés saluaient le drapeau tricolore. »

LE « PÈRE DES ESCLAVES »

La plupart de ces malheureux, qui hésitaient à se croire véritablement libres, retombaient sous la coupe de maîtres impitoyables dès que Brazza s'était éloigné. Mais la légende de l'extraordinaire chef blanc se répandit rapidement à travers le pays, où les noirs lui avaient donné le surnom de « Père des esclaves ».

Les peuplades qui l'avaient connu lors de sa première exploration avaient gardé un bon souvenir de leurs rapports amicaux avec lui, et lors de sa deuxième mission sa réputation précédait sa progression. Ainsi s'explique l'invitation du roi Makoko à lui rendre visite et la facilité avec laquelle le roi nègre fait cession à la France « de ses droits héréditaires de suprématie ».

Le centenaire de Brazza devrait fournir à tous ceux qui sacrifient légèrement à la mode anticolonialiste l'occasion de méditer sur les méthodes de colonisation de la France. En effet, la vie de Brazza, écourtée par l'accumulation des privations, des maladies, des déceptions, illustre à merveille la politique suivie avec constance par la France à travers son empire colonial dans ses efforts pour libérer de la faim, de l'ignorance et de l'exploitation de l'homme par l'homme les peuples sous sa tutelle.



TOUTE LA JOURNÉE SOLDATS ET JOURNALISTES DES DEUX PARTIS BATTENT LA SEMELLE AUTOUR DES TENTES SOUS LESQUELLES « PIÉTINENT » TOUJOURS LES PLÉNIPOTENTIAIRES.

A PAN MUN JOM : COURSE DE LENTEUR

LES négociations engagées en vue de la conclusion d'un armistice sur le front coréen se poursuivent depuis quatre mois avec la lenteur des palabres extrême-orientales. Notre envoyé spécial, Paul MOUSSET, qui a rejoint la Corée, nous donne ici un premier aperçu de l'étrange atmosphère dans laquelle se déroulent les pourparlers de Pan Mun Jom.

Pendant qu'apparaissent et disparaissent au même rythme les perspectives d'un accord, une autre question se pose : le jour où cet accord sera acquis, la menace communiste ne se portera-t-elle pas sur un autre point de l'Asie du Sud-Est ? M. Vychinski et, après lui, la presse de Moscou accusaient récemment les États-Unis de transporter des troupes nationalistes chinoises en Birmanie et en Thaïlande en vue d'une agression contre la Chine rouge. Lorsqu'on se rappelle que le même vocabulaire a été utilisé en Corée pour justifier l'offensive communiste, pareille accusation n'est pas sans intriguer.

« Présage-t-elle une agression communiste en Indochine, en Thaïlande ou en Birmanie ? » Le délégué américain a posé la question, au Palais de Chaillot, devant la Commission politique de l'Assemblée. Et M. Sherman Cooper a précisé que toute action de ce genre serait considérée à Washington comme étant « de la plus extrême gravité » et qu'elle exigerait l'attention « immédiate et agissante » des Nations Unies. Les représentants de la Grande-Bretagne et de la France se sont associés à cette déclaration en soulignant la résonance menaçante des accusations soviétiques.

Séoul, janvier 1952.

CHAQUE matin, depuis des mois, une caravane de jeeps quitte la gare de Mussan, près du 38e parallèle. Dans cette gare il y a un train à l'arrêt, mais sous pression constante. Dans ce train des correspondants de guerre dorment, mangent, rédigent télégrammes et articles. A 9 heures des jeeps, circulant en convoi, tous feux allumés, les emmènent à Pan Mun Jom, où une seule maison demeure à peu près intacte. En face, des tentes chauffées, à l'abri desquelles les négociateurs poursuivent leurs discussions.

Avec le temps une routine s'est mise au point d'elle-même : les journalistes des Nations Unies arrivent les premiers ; deux gros hélicoptères transportant les représentants américains se posent ensuite dans un tourbillon de poussière gelée. Quelques minutes plus tard arrivent les voitures des plénipotentiaires ennemis. Elles sont de marque russe. Des jeeps, modifiées selon les standards soviétiques, les suivent, remplies de secrétaires, de traducteurs, de correspondants de guerre chinois, polonais, hongrois...

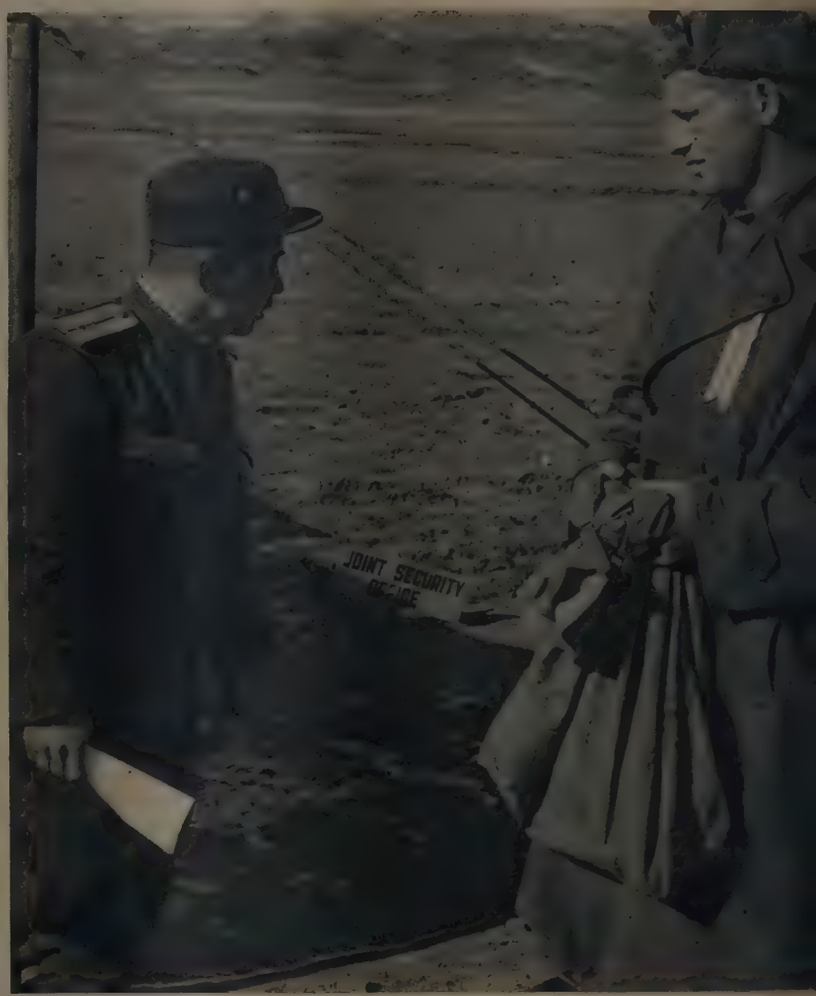
A peine débarqués, Américains, Chinois et Nord-Coréens gagnent leurs tentes respectives, selon des protocoles bien différents. Tandis que les deux M. P. de garde dans le « secteur » américain se contentent de rectifier la position devant les généraux et les amiraux, qui les saluent d'un doigt à la casquette, du côté nord-coréen les sentinelles, bien protégées du froid par

APRÈS UNE LONGUE GARDE, LES SOLDATS NORD-CORÉENS EUX-MÊMES SONT SENSIBLES AU FROID QUI MORD LE VISAGE ET FAIT PLEURER LES YEUX. — EN BAS : LE GÉNÉRAL AMÉRICAIN FERNEBAUGH ET DES JOURNALISTES.

A leur arrivée, des délégués communistes sont salués par leurs sentinelles dans le plus pur style des vieilles armées d'Europe.

Il aura fallu toute la diplomatie d'un correspondant américain pour convaincre ces Coréns de se laisser photographier.

Sur la neige durcie vient se poser l'un des deux hélicoptères qui transportent jusqu'a Pan Mun Jom les délégués américains.



Chaque jour officiers alliés et nord-coréens échangent les sacs contenant le courrier envoyé par les prisonniers des deux camps.

leurs uniformes molletonnés, présentent les armes avec une rigueur évoquant les plus beaux jours de Frédéric II. Les nouveaux arrivants se scindent en deux groupes. Car deux sujets sont objet de litige : aérodromes et prisonniers de guerre. Les correspondants de guerre n'ont plus qu'à attendre leur sortie.

Aussi trompent-ils le temps en battant la semelle, en devisant avec leurs collègues communistes. Ils prennent aussi des photographies des sentinelles, des sous-officiers ennemis, qui éprouvent du reste pour l'objectif l'horreur de nombreux Asiatiques. Unique intermède : l'échange des lettres émanant de prisonniers retenus dans les deux camps.

Vers la fin du jour les journalistes se précipitent : les négociateurs se séparent. Nord-Coréens ou Chinois, les aides de camp précèdent leurs chefs en courant, ouvrent des portières, claquent les talons. Les généraux s'assoient, s'installent. Aussitôt les voitures démarrent, suivies des jeeps, que le reste de la délégation semble attraper au vol. Les Américains, eux, se montrent moins pressés. Souriants et sceptiques, un général, un amiral s'arrêtent un moment pour s'entretenir avec les correspondants de guerre alliés. A toutes les questions ils répondent de façon évasive et, comme chaque jour, ajoutent, avant de remonter dans leurs hélicoptères : « L'officier de presse vous donnera de plus amples détails... » La formule est connue. Chacun sait ce qu'elle signifie et que, dans le train ou sous une tente, il s'entendra dire, comme presque chaque jour : « Aucun progrès n'a été enregistré au cours de la séance d'aujourd'hui. Il serait faux d'en déduire que les pourparlers ne s'engagent pas dans une voie favorable... »

Paul Mousset.

UNE GRANDE ENQUÊTE DE « FRANCE-ILLUSTRATION »

LE SUD-EST ASIATIQUE ET LA MENACE SINO-SOVIÉTIQUE (*)

VII

SUR LE PONT-ROUTE A LA FRONTIÈRE DE HONG-KONG, L'INSPECTEUR MACKENZIE, CHARGÉ DE LA POLICE DES TERRITOIRES (A G.) ; AU DELA DES BARBELÉS, LA CHINE COMMUNISTE, OU FLOTTE (A DROITE) LE DRAPEAU ROUGE.

HONG-KONG ET MACAO

PAR JEAN-A. KEIM

Vu du ciel, Hong-Kong présente le magnifique panorama que je reconnais bien : d'un côté l'île, dominée par son pic de 500 mètres ; de l'autre, séparée par un bras de mer de 400 mètres, la presqu'île de Kowloon et les Nouveaux Territoires, où sur les collines rasées d'immenses bâtisses blanches se sont élevées depuis mon dernier passage, il y a deux ans. Mais l'aérodrome de Kaïtak est demeuré le même ; les pistes sont toujours aussi dangereuses, encadrées par la montagne et la mer ; l'aérogare est toujours aussi petite. Sur le terrain, les soixante et onze avions attribués par la Haute Cour de justice de Hong-Kong au gouvernement de la Chine communiste n'ont pas encore reçu l'autorisation de s'envoler ; depuis un an et demi ils attendent en plein air ; aujourd'hui les queues des avions sont ornées du drapeau rouge aux cinq étoiles d'or.

Dans Hong-Kong, colonie de la Couronne britannique, l'ordre anglais règne grâce aux policemen chinois et malais. 14.000 étrangers : Européens, Américains et Hindous, y vivent perdus dans une masse de 2.300.000 Jaunes. Chaque jour Hong-Kong devient plus chinois. Autrefois l'île, où s'élève le long de la mer la grande cité de Victoria, était sous l'égide de l'immense immeuble de la *Hong-Kong and Shanghai Bank*, la grande puissance sur ce territoire qui n'existe que par le commerce ; il s'aperçoit de toutes parts, de la mer, du ciel, de la montagne. La Banque nationale de Chine a commencé à bâtir un édifice plus élevé. Le gouvernement communiste de Pékin, après sa reconnaissance par Londres, a continué les travaux entrepris par le gouvernement nationaliste ; aujourd'hui la Banque de Chine, pas encore terminée, dépasse déjà la *Hong-Kong and Shanghai Bank* ; certains veulent y voir un symbole. La Chine reprendra-t-elle ce qu'elle a cédé aux traités de 1842, de 1860 et de 1898 ?

Pour le moment personne ne s'inquiète d'une telle éventualité. Ni le gouverneur, calme et tranquille dans sa résidence au flanc de la montagne, ni les marchands, qui ne cherchent qu'à continuer leur commerce, ni même les Chinois réfugiés. Cependant la menace demeure et les troupes anglaises font des manœuvres, tandis que des bâtiments de guerre sont ancrés, à côté des jonques chinoises, dans la plus belle rade du monde.

UNE CITADELLE DU COMMERCE

Hong-Kong vit de la Chine : 30 % de ses importations et de ses exportations s'effectuent avec ce pays. Port franc, il est le lieu normal où viennent transiter les marchandises du monde entier avant d'entrer dans l'Empire du Milieu. « La fermeture de Shanghaï, m'a dit un riche commerçant, a été une aubaine pour nous. Tout son trafic a été détourné sur Hong-Kong. Certes nous avons connu de mauvais jours, mais 1950 avait été pour la colonie une année record : 7 milliards 500 millions de Hong-Kong dollars d'affaires. Notre commerce avec la Chine avait augmenté de 97 %. Aujourd'hui ce n'est pas la Chine qui ne veut plus acheter, c'est l'Amérique

(*) Voir *France-Illustration* des 22 et 29 septembre, 13 et 20 octobre 1951, 12 janvier et 2 février 1952.

CI-DESSUS, A DR. : LA GRANDE RUE DE MACAO, BORDÉE DE MAGASINS CHINOIS. — A HONG-KONG, LES FONCTIONNAIRES ANGLAIS HABITENT DES VILLAS DISSÉMINÉES DANS LA VERDURE AU FLANC DU PIC (CI-DESSUS, A G.) ; EN BAS : DEUX RIVALES, LA « HONG-KONG AND SHANGHAI BANK » (A DR.) ET LA BANQUE DE CHINE.

qui, avec son embargo de décembre 1950, arrête tout commerce normal. Nos maisons de commerce vont péricliter, nos usines de transformation, filatures, tissages, fabriques de chaussures, vont fermer. Les ouvriers chômeurs vont s'ajouter aux milliers de réfugiés sans travail. Au profit de qui ? D'autres ports, qui continueront à commercer de façon plus ou moins légale. Depuis le 25 juin Londres a mis en vigueur un système de licence pour les marchandises destinées à Hong-Kong, et la colonie elle-même a rendu obligatoires les permis d'importation pour de nombreux produits en provenance de pays non britanniques et destinés à être exportés vers la Chine. » Hong-Kong est maintenant devant une crise et se demande comment il va continuer à vivre.

Il y a trois ans la colonie comptait 1.800.000 habitants ; aujourd'hui sa population dépasse 2.300.000. Certains Chinois, confiants dans le nouveau régime, ont repris le chemin de leur province natale ; mais depuis, d'autres, plus nombreux, sont venus ici chercher refuge ; communistes, anticommunistes se côtoient dans la rue, et même ceux qui cherchent à constituer sans espoir une troisième force et ne vivent que de crédits chichement accordés par l'Amérique. Il n'y a pas d'assassinat politique, mais cette immense population flottante oblige la police à être sévère. Chaque jour les journaux annoncent « huit ans de prison pour la possession d'un revolver, dix ans de prison pour la possession d'un fusil », et chaque jour la police découvre de nouvelles armes. Le *hold up* n'est pas inconnu ; les bandits, suivant une tactique désormais classique, s'enfuient en automobile. Les banques et les bijouteries sont gardées nuit et jour par des Hindous armés de fusils.

De l'autre côté de la mer, sur la terre ferme, Kowloon s'est démesurément agrandi, et les trois *ferry-boats* déversent à longueur d'année 102 millions de passagers. Des usines nouvelles se sont construites ; des studios de cinéma se sont élevés ; de nouveaux villages sont apparus, même une zone avec de misérables baraques en bois, que les réfugiés sont trop heureux d'habiter, et un camp gardé par la police où vivent des anciens militaires nationalistes, échappés de Chine, que le gouvernement de Formose entretenait et que maintenant le gouvernement de Sa Majesté Britannique a dû prendre en charge.

CITÉ-REFUGE

Autrefois les Chinois, aux termes des traités sino-anglais, entraient librement dans la colonie. Maintenant il faut montrer des papiers ou, tout au moins, faire la preuve qu'on habite la province contiguë et qu'on parle le cantonais. Le gouvernement communiste, de son côté, a établi depuis le 15 février 1951 un régime de laissez-passer ; aujourd'hui le trafic dans les deux sens est réduit à environ six cents personnes par jour.

Le 15 juin 1951 le gouvernement de la colonie a décidé de renforcer les mesures de précaution. Maintenant il n'est permis de passer qu'à deux endroits seulement : au pont-route et au pont du chemin de fer. Sur les 27 kilomètres de frontière une grille en fil de fer s'allonge à perte de vue et interdit théoriquement l'entrée du territoire britannique ; mais elle n'est pas gardée, et, comme me l'explique l'inspecteur Mackenzie, chargé de la surveillance, des observatoires sur les collines et des barrages sur les routes permettent de dépister et d'arrêter ceux qui entrent en fraude. Ils attendent en ce moment-ci dans le poste de police de Taipo qu'il soit statué sur leur sort ; tranquillement assis par terre, ils se lèveront à leur tour et chercheront en vain à apitoyer le juge pour ne pas retourner en zone communiste.

Au pont-route tout est calme ; des policiers malais font les cent pas, tandis que de l'autre côté les policiers chinois écoutent un discours de propagande diffusé par un haut-parleur, suivi bientôt de chants révolutionnaires. Pour le moment le trafic est inexistant ; ce n'est que vers 4 heures de l'après-midi qu'il s'animera, lorsque les frontaliers traverseront la frontière avec leurs poulets, leurs canards et leurs légumes pour ravitailler la colonie. Tout est calme ; il est difficile de s'imaginer que le pont sépare deux conceptions de vie.

A quelques kilomètres de là le pont du chemin de fer est fermé aussi par des chicanes ; il ne s'ouvre qu'une fois par jour pour repousser de l'autre côté une rame de wagons ; le reste du temps les voyageurs font à pied les quelques dizaines de mètres qui séparent les deux postes frontières. Voilà quelques Européens qui sortent de Chine : une Française avec son enfant, un Suisse impotent guidé par sa femme, et un couple d'Anglais avec des enfants blonds. *Good evening*, lance l'inspecteur de garde, et le visage des nouveaux arrivants s'éclaire brusquement ; ils sont maintenant libres. Rapidement le train les emmène en ville, où ils pourront oublier un pays que certains encore quittent à contre-cœur.

Il est bien difficile maintenant d'échapper aux deux contrôles pour trouver clandestinement un refuge à Hong-Kong. Mais là encore les Chinois ne sont pas sauvés. Même s'ils sont inscrits officiellement dans la colonie, ils ne peuvent pas demander de visa pour l'étranger ; ils n'ont pas de passeport ; ils sont pris dans une nasse et ne savent pas ce que demain il adviendra d'eux. Heureux s'ils trouvent un métier provisoire qui leur permette de subvenir à leurs besoins en attendant pour les uns un problématique visa d'entrée à Formose, pour les autres un avenir inquiétant, à peu près sans espoir. Ils envient les Russes blancs et les réfugiés d'Europe, dont s'occupe l'Organisation internationale des réfugiés, et voient avec envie s'envoler vers Tel-Aviv un avion spécial chargé de futurs Israéliens, épaves de Russie ou d'Allemagne, qui croyaient avoir trouvé en Extrême-Orient un refuge sûr.

« Je me survis seulement, me confie un ami chinois, en attendant que les communistes s'emparent de la ville. »

« Ils ne s'en empareront pas si facilement, m'a déclaré un officier anglais, nos troupes ont préparé des lignes de résistance et elles se battront sur l'étroite frontière. » Bien entendu cette résistance ne pourra durer longtemps ; elle permettra certainement l'évacuation des étrangers ; mais

CE CLICHÉ DE LA PORTE-FRONTIÈRE [illegible]ATIE D[illegible]ACAO FAILLIT COUTER LA VIE A NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL : LA SEN[illegible] DE S[illegible] COMMUNISTE ÉTAIT NERVEUSE.

les Chinois ? Et ne peut-on imaginer que l'attaque se fasse de l'intérieur ? Certes les Chinois de Hong-Kong sont loin d'être tous communistes, mais ils devront céder à l'intimidation, obéir aux ordres de désorganisation et de grève afin d'éviter des représailles certaines.

Pour le moment le problème ne se pose pas. Une attaque contre Hong-Kong serait le signe d'une guerre généralisée en Extrême-Orient ; le gouvernement de Sa Majesté ne pourrait la tolérer, et les gouvernements alliés seraient obligés de participer à cette lutte. Malgré les restrictions Hong-Kong est encore utile aux communistes ; il permet de faire du commerce, d'envoyer des agents, de transmettre des nouvelles ; tous les journaux de Hong-Kong, même ceux qui sont anticommunistes, sont abonnés à l'agence de nouvelles de Pékin ; les journaux du continent se trouvent à tous les étalages, et la propagande bat son plein.

Cependant, malgré les difficultés, le commerce, légal ou clandestin, demeure la préoccupation primordiale aussi bien dans les grands buildings, où les bureaux se serrent les uns contre les autres à la manière anglaise, que dans les échoppes de Kowloon.

La veille de mon départ, à 4 heures de l'après-midi, le signal d'alerte n° 8 a été hissé sur le port ; un typhon était annoncé se dirigeant vers la colonie. Les bureaux ont fermé plus tôt que d'habitude ; les employés se sont dépêchés de rentrer chez eux par les tramways anglais à impériale ou par le ferry-boat avant que la tempête s'élève. Les services maritimes et aériens se sont arrêtés. La mer s'est mise en colère : quelques jonques ont été jetées au sec, et même un petit vapeur. Tout le monde attendait avec calme le signal n° 9 indiquant l'arrivée imminente du typhon. A 11 heures le signal n° 8 était supprimé ; la mer s'est peu à peu calmée, et le lendemain le travail reprenait normalement.

TROIS FOIS PAR JOUR, LA LOTERIE EST TIRÉE A MACAO, ET LES RÉSULTATS S'INSCRIVENT SUR CE PANNEAU, DANS LA GRANDE RUE COMMERÇANTE.

CETTE SENTINELLE DE L'EUROPE A LA PORTE DE LA CHINE EST UN AFRICAIN : LA GARNISON PORTUGAISE DE MACAO EST EN EFFET COMPOSÉE D'ANGOLAIS, ET LES TROIS RACES, BLANCHE, NOIRE ET JAUNE, SE CÔTOIENT QUOTIDIENNEMENT.

Hong-Kong est préparé à l'éventualité d'un typhon communiste ; mais Hong-Kong a encore confiance dans son avenir. De nouvelles maisons s'édifient tous les jours, et même deux cinémas sont en construction. A la porte de la Chine communiste continue à fonctionner une cité capitaliste, qui ne vit que du commerce privé.

MACAO, PETITE VILLE PORTUGAISE

A TROIS heures de bateau de Hong-Kong l'atmosphère change ; je suis en pays latin, « dans la plus vieille colonie européenne en Extrême-Orient, fondée en 1557 », annoncent avec fierté les Portugais, et un Macaïste me montre d'un air triomphant un journal portugais, vieux de cent dix ans, qui relate la fondation de Hong-Kong.

« Le calme règne à Macao, me déclare en excellent français le gouverneur par intérim. D'ailleurs notre colonie est un refuge idéal. Durant toute la guerre sino-japonaise les Européens ont pu continuer à y vivre libres, ainsi que 500.000 Chinois venus chercher la liberté dans cette enclave ; jamais les Japonais ne nous ont inquiétés ; aujourd'hui de nombreux Chinois sont repartis, mais d'autres sont arrivés. Le nouveau régime qui s'est instauré tout près de nous ne se montre en aucune façon agressif. »

350.000 Chinois et 10.000 Portugais vivent tranquillement dans cette petite presqu'île de 5 kilomètres carrés, où demeure, dernier représentant du gouvernement nationaliste sur le continent, le consul de Chine à Macao.

La Chine communiste n'est pas loin, à 400 mètres de l'autre côté de la rivière. Aux confins de la ville la presqu'île se rétrécit en une mince bande de terre de 300 mètres qui constitue la frontière. Une porte monumentale surmontée du drapeau portugais s'ouvre vers la Chine, et de l'autre côté flotte le drapeau chinois. Mais quand je veux prendre une photographie, la femme-soldat au bout de la route arme son fusil et me met en joue. Pour le moment la frontière est un peu nerveuse ; il y a des jours comme cela. L'officier portugais me ramène vers la porte.

Il me fait visiter les fortifications qui doivent défendre la ville contre une attaque, tandis que, impassibles le long du fil de fer barbelé, de splendides nègres de l'Angola montent la garde, le visage tourné vers la Chine rouge.

Le Portugal a envoyé un aviso et 6.000 hommes de troupe. Il n'y avait pas de place pour les loger dans la ville ; ils sont cantonnés dans une petite île à l'entrée du port et assurent régulièrement la relève.

L'ordre règne ; le soir des patrouilles en armes déambulent d'un pas débonnaire à travers les rues, rues à arcades bordées de magasins chinois, vieilles rues aux villas coloniales et aux églises qui semblent transplantées de Lisbonne ou de Porto et contrastent avec les maisons de style moderne dont les Macaïstes sont fiers.

A l'instar des Portugais, les Chinois ont pris l'habitude le soir de se promener lentement par les rues ; ils bavardent en stationnant, jusque devant la loterie où trois fois par jour la fortune désigne les gagnants.

A l'hôtel Central, sur quatre étages se pratiquent les jeux de hasard. Dans les salles vides de rares acharnés risquent quelque menue monnaie. Où est l'Enfer du jeu des romans d'aventures et des films d'espionnage ? Un des croupiers me parle avec mélancolie du temps où un vapeur de luxe amenait gratuitement de Hong-Kong les joueurs impénitents et les ramenait le lendemain, riches ou dépouillés. Au dancing de l'hôtel Central les résultats des dés apparaissent en caractères lumineux ; on peut jouer tout en dansant et en buvant ; mais la grande salle de danse est à peu près déserte, et les pauvres entraîneuses bavardent à voix basse dans un coin.

Les mauvais lieux ont une réputation aussi surfaite. Le nouveau puritanisme du Portugal d'aujourd'hui a fait de Macao une ville prude, si jamais elle a été dévergondée.

Le commerce marche ; la monnaie, le *patacas*, est stable. Macao exporte vers le Sud-Est asiatique ses bâtons d'encens et ses pétards, indispensables à tout Chinois pour ponctuer les événements heureux et malheureux de la vie et chasser les mauvais esprits.

Certes la grande secousse qui a bouleversé le continent n'a pas été sans toucher la colonie portugaise ; mais celle-ci continue à faire avec son voisin et du commerce légal et de la contrebande. La Chine est trop rapprochée ; les bénéfices sont trop grands ; aucune autorité ne peut empêcher les gens, le soir, de passer de l'autre côté en jonque avec des marchandises prohibées.

La fameuse « bande noire », qui possède des adhérents en Chine, à Hong-Kong et à Macao, contrôle le trafic ; certains Portugais déclarent à voix basse qu'elle dirige même la colonie par l'intermédiaire de hautes personnalités enrichies par elle, bourgeois parfaitement honorables, considérés comme des « bienfaiteurs » parce qu'ils subventionnent largement les bonnes œuvres.

Il fut un temps où la « bande » s'intéressait aux jeux ; aujourd'hui le trafic de l'or, libre à Macao puisque le Portugal n'a pas adhéré à l'accord de Bretton-Woods, est sa principale activité. Mais comme elle professe des fins humanitaires, elle s'intéresse au sort de ceux qui ont fui la Chine communiste et pour qui Macao n'est qu'un refuge provisoire. A la descente du bateau à Hong-Kong la police anglaise fait bonne garde ; elle ne laisse passer sans visa que les Jaunes qui parlent cantonais et refoule impitoyablement les autres ; mais pour ceux qui ont fait, moyennant finances, un accord avec la « bande noire » il y a des accommodements. Une fois à Hong-Kong les gens sont sauvés ; mais pour combien de temps ?

A l'hôtel Bella-Vista, sur la piste en plein air qui domine la colonie, quelques couples évoluent au son d'un orchestre. Macao brillamment éclairé se découpe dans le noir. Le phare de son feu tournant veille sur la ville. Dans le lointain passent quelques péniches qu'entraîne un remorqueur ; en face, sur la rive chinoise, qu'on aperçoit dans l'ombre, il n'y a que quelques vagues lumières qui clignotent dans la nuit.

(A suivre.)

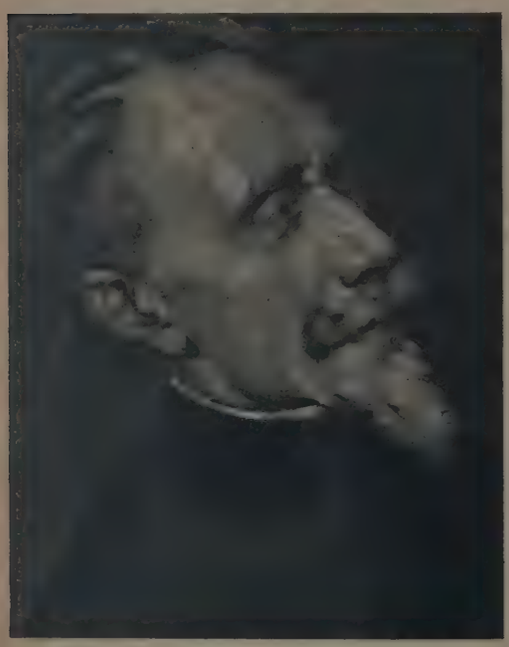
LA DONATION GACHET

PAR BERNARD CHAMPIGNEULLE

Heureusement pour nos musées, heureusement pour les amateurs d'art, la race des mécènes n'est pas encore éteinte. Le mot nous évoque de fastueux personnages — des princes autrefois, des financiers aujourd'hui — qui, par un sentiment où la vanité joue peut-être un petit rôle (mais pourquoi pas ?), soutiennent les artistes et font entrer dans une collection publique leur collection privée... Mais il y a toutes sortes de mécènes. Et celui dont le Louvre peut célébrer la magnificence n'est certes pas conforme au canon classique.

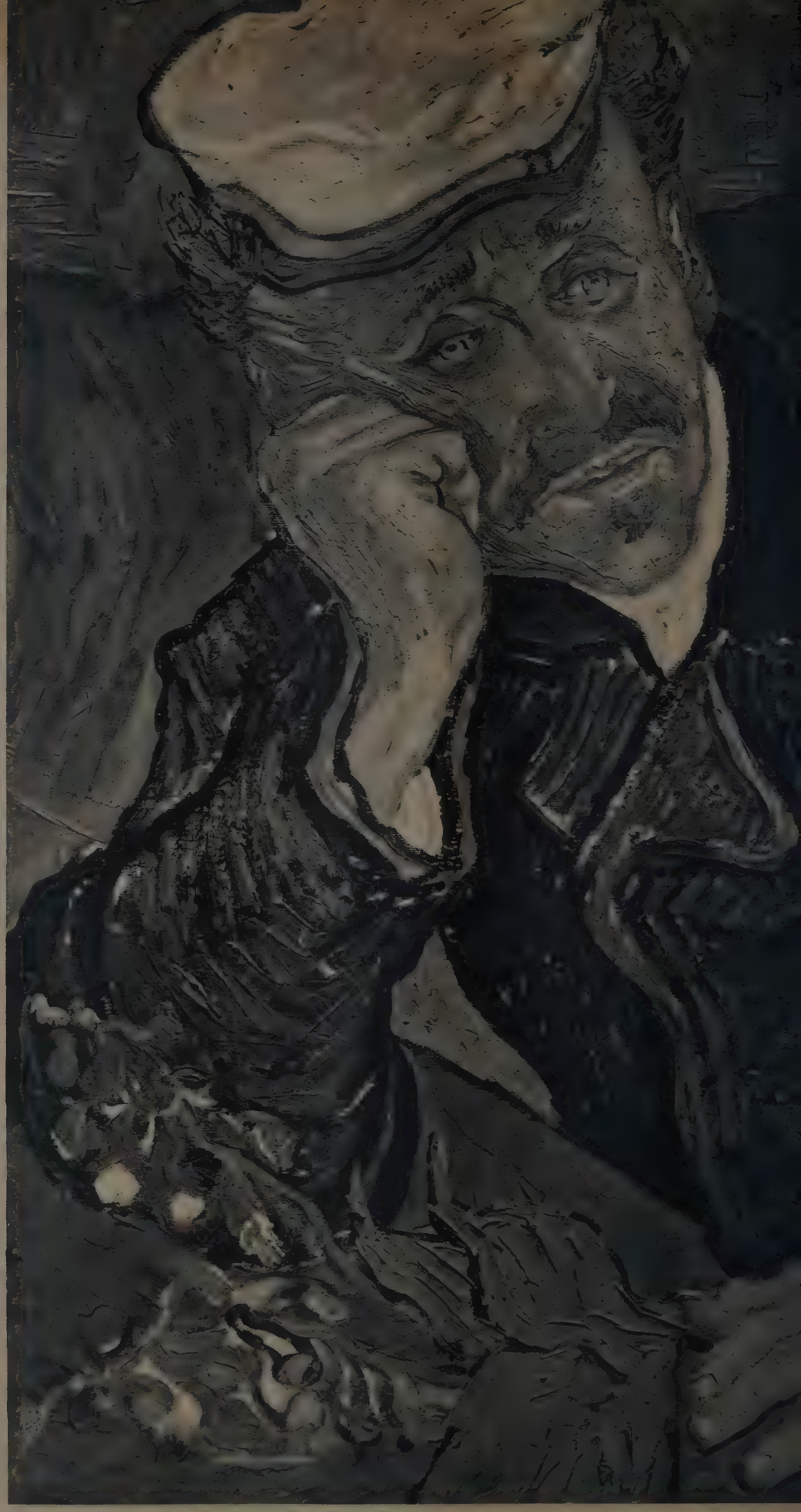
Par son allure et sa vêture, la barbe en pointe, le dolman agrafé sur le col, M. Paul Gachet ressemble assez bien à un artiste de la belle époque du Salon des Artistes français. Mais là encore les apparences sont trompeuses: il vit loin des foules, et ne quitte guère la petite maison d'Auvers-sur-Oise que pour son appartement du Faubourg-Saint-Denis, tout tapissé de tableaux. On peut dire que cet homme au nom célèbre, possesseur d'une collection de peintures qui pourrait faire la gloire des plus beaux musées du monde, a vécu avec une modestie extrême et, jusqu'ici, parfaitement ignoré.

Les œuvres qu'il vient d'offrir aux musées nationaux ont cette particularité si rare, étant donné leur importance, d'être inédites. Aussi bien est-ce avec une gourmandise non dissimulée que les amis de la peinture se précipitent dans la salle du musée du Jeu-de-Paume (musée des Impressionnistes) où sont réunies pour un mois les pièces que M. Gachet vient de donner, jointes aux trois toiles qu'il avait offertes en 1947.

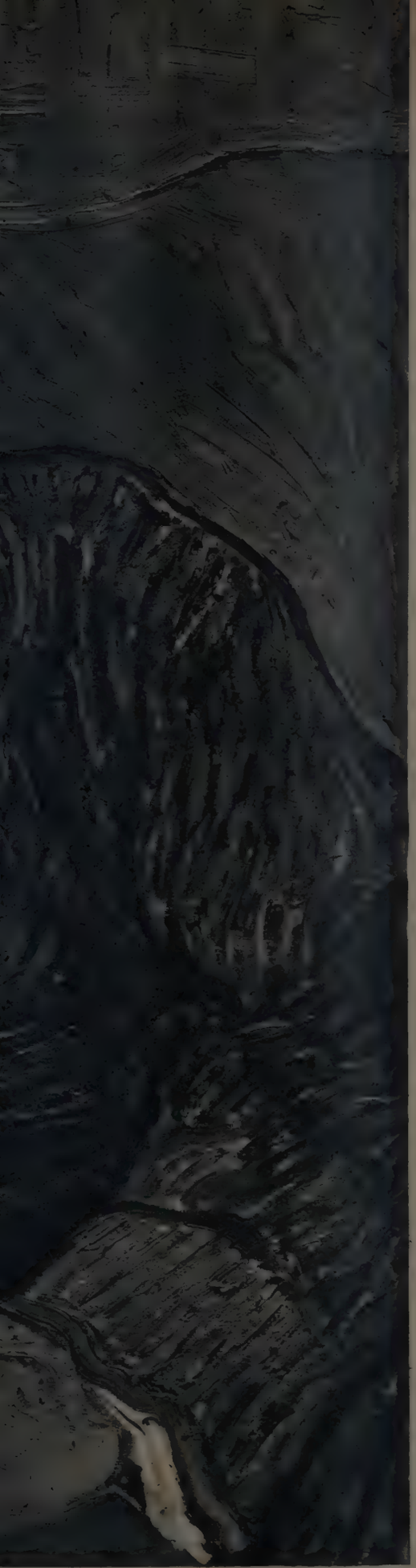


PAUL GACHET, DONT EMILE BERNARD PEIGNIT LE PORTRAIT (CI-DESSUS) EN 1926, VIENT DE FAIRE DON DE SA COLLECTION AUX MUSÉES NATIONAUX.

Cette présentation n'est pas seulement d'un intérêt artistique considérable, elle possède aussi une émouvante valeur d'évocation. Tout y est fait de souvenirs attachés à l'une des périodes les plus exaltantes de l'histoire de la peinture. Le docteur Gachet, père du donataire, était un grand ami des artistes, auxquels il réservait un accueil d'autant plus précieux que ceux-ci n'y étaient pas accoutumés.



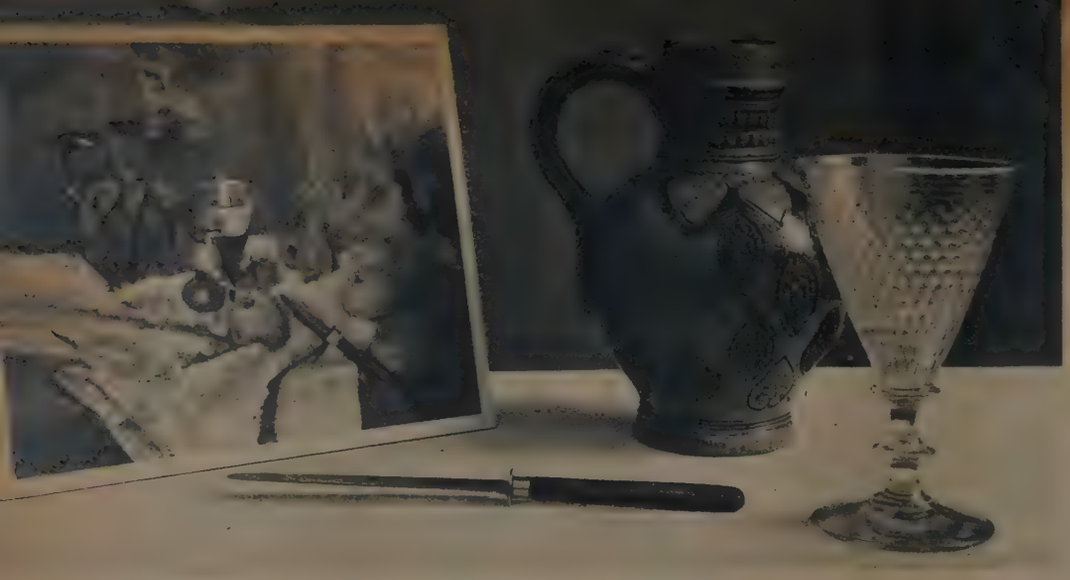
CE PORTRAIT DU Dr GACHET EST UNE DES PIÈCES LES PLUS IMPORTANTES ET LES PLUS BELLES DE LA COLLECTION. A SON PROPOS VAN GOGH ÉCRIVAIT A SON FRÈRE, LE 4 JUIN 1890 : « JE TRAVAILLE A SON PORTRAIT, LA TÊTE AVEC UNE CASQUETTE BLANCHE, TRÈS BLONDE, TRÈS CLAIRE, LES MAINS AUSSI A CARNATION CLAIRE, UN FRAC BLEU ET UN FOND BLEU COBALT, APPUYÉ SUR UNE TABLE ROUGE SUR LAQUELLE UN LIVRE JAUNE ET UNE PLANTE DE DIGITALE A FLEURS POURPRES. »



De cette église d'Auvers-sur-Oisé, romane en certaines de ses parties, gothique en d'autres, Van Gogh, par son dessin tourmenté, a fait un édifice presque baroque, dressé sur un ciel violent d'outremer.

Au musée du Jeu-de-Paume sont exposées non seulement les œuvres des peintres impressionnistes que protégeait le Dr Gachet, mais aussi certaines pièces d'un puissant intérêt historique et anecdotique. Ainsi la casquette de l'hôte de Van Gogh quand celui-ci peignit le fameux portrait.

Lorsqu'il exécuta cette toile montrant Mlle Gachet au piano, Van Gogh utilisa cette palette prêtée par son mécène. Voici ce qu'il écrivait a propos des plumes qu'on voit a gauche : « J'y songe de recommencer a dessiner davantage a la plume de roseau, ce qui... est moins cher. »



CES SIMPLES OBJETS : UN PICHET DE GRÈS GRIS ET ÉMAIL BLEU, UN VERRE A ALVÉOLES ET UN COUTEAU DE TABLE, FURENT LES MODÈLES QUE CÉZANNE AVAIT SOUS LES YEUX LORSQU'IL FIT A AUVERS, EN 1873, LA « NATURE MORTE AU PICHET », QUI APPARTIENT AUJOURD'HUI A LA COLLECTION DOUCET.

L'EXPOSITION COMPREND DEUX PISSARRO : « LA ROUTE DE LOUVECIENNES » ET (CI-DESSUS) « LE BAC DE LA VARENNE ».

CI-CONTRE : « LA MAISON DU Dr GACHET », L'UN DES TROIS CÉZANNE DE LA COLLECTION.

(N'oublions pas qu'au moment où il est venu mourir à Auvers, en 1873, Van Gogh n'avait vendu qu'une seule toile.) Contrairement à ce qui est dit et imprimé généralement, le docteur Gachet n'avait pas de clinique à Auvers, mais une maison de campagne, et Van Gogh n'habitait pas chez lui. Médecin de la Compagnie des chemins de fer du Nord, c'était un esprit original, curieux de toutes les nouveautés, d'un grand rayonnement, et il s'était intéressé aux débuts de la médecine psychiatrique. Peintre et graveur lui-même (on lui doit une étonnante gravure de Van Gogh mort), il a vécu dans la familiarité de Courbet dans sa jeunesse, puis de Pissarro, de Guillaumin et de Cézanne. Le mouvement impressionniste le passionnait — et il a collectionné en n'écoutant que la voix de sa passion.

Les toiles qui viennent d'entrer au Louvre sont admirables et quelques-unes peuvent être considérées comme les chefs-d'œuvre de la peinture moderne.

On a eu raison de présenter là les tableaux de la précédente donation : l'autoportrait de Guillaumin, d'une sombre ardeur toute romantique, celui de Van Gogh, dont fascine le terrible regard vert, et l'un des portraits que fit le peintre du docteur Gachet lui-même, vigoureux et rêveur.

Le centre de la collection, c'est la toile prodigieuse qui représente l'église d'Auvers, semblable à un grand corps vivant qui se détache sur un ciel violent d'outremer. Il y a trois Cézanne : la maison Gachet, toute blanche au bord de la route, qui contraste par sa sérénité ; un bouquet plein d'éclat et une petite composition assez étrange intitulée *une Moderne Olympia*. Nous trouvons aussi deux Pissarro parmi les plus ravissants que nous connaissions : *la Route de Louveciennes*, dans une sorte de buée matinale, et *le Bac de La Varenne*, où une petite voiture jaune chante dans le paysage glauque. L'ensemble est complété par *les Chrysanthèmes* et *le Canal Saint-Martin*, de Sisley, deux Guillaumin et cet intérieur de Francisco Oler qui, pour n'être pas d'un auteur aussi célèbre que les autres, n'en est pas moins une composition séduisante.

Et puis il y a tous ces documents, ces souvenirs personnels que M. Paul Gachet a joints à sa donation. Nous voyons la palette de Cézanne, les vases de Delft et les cruches rustiques qui figurent dans ses bouquets et natures mortes. Une palette de Van Gogh, les petits bambous qu'il taillait pour dessiner et les fameux crépons japonais qui l'enchantaient.

On pense bien que toutes ces choses étaient fort convoitées par des collectionneurs des deux mondes. Elles auraient pu assurer la fortune de M. Gachet. S'il a voulu s'en dessaisir, c'était pour enrichir le patrimoine national. C'était pour servir la gloire des artistes qu'il avait connus et aimés et c'était aussi par respect filial.

CE « PORTRAIT DU Dr GACHET », DÛ A NORBERT GŒNEUTTE, FORME UN CONTRASTE ÉTONNANT AVEC CELUI QUE BROSSA VAN GOGH.

LES « SCIENCES PO » RAJEUNISSENT

LE MINISTRE DE L'EDUCATION NATIONALE S'ENTRETIENT AVEC M. SIEGFRIED. AU CENTRE, M. J. CHAPSAL, DIRECTEUR DE L'INSTITUT.

LEUR DEMEURE

LA NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DE L'INSTITUT DES SCIENCES POLITIQUES VIENT D'ÊTRE INAUGURÉE.

MONSIEUR ANDRÉ MARIE, ministre de l'Education nationale, a inauguré, le 2 février, les nouveaux bâtiments de la Fondation nationale des sciences politiques. Le vieil hôtel de Mortemart, qui avait abrité sous Louis XIV le gouverneur de Paris, a vu s'achever une série de transformations qui l'avaient déjà doté, en 1934, de vastes amphithéâtres et qui viennent, de 1948 à 1951, de lui adjoindre bibliothèques et salles de travail,

M. CASSIN, VICE-PRÉSIDENT DU CONSEIL D'ETAT, A SON ARRIVÉE.

rendues indispensables par l'accroissement des activités de la rue Saint-Guillaume. Derrière une façade classique, inspirée de celle qui donne sur le jardin de la Fondation et sur l'Ecole nationale d'administration, des locaux modernes abritent le travail des futurs administrateurs, diplomates ou hommes d'affaires de toutes nationalités qui viennent se former aux « Sciences Po ».

EN des termes particulièrement heureux le président Marie a su définir le statut adopté en 1945 « qui sauvegarde au maximum l'autonomie de l'Ecole, sa liberté dans le choix des programmes, de ses méthodes et de ses professeurs » ; et l'on peut maintenant dresser un premier bilan de l'œuvre accomplie depuis la réforme.

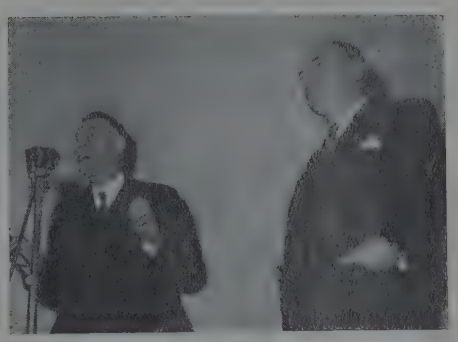
★

ŒUVRE d'enseignement dont on a déjà entretenu les lecteurs de *France-Illustration* (1), le nouvel Institut de l'Université de Paris a su développer le patrimoine intellectuel de l'ancienne Ecole et, par une sorte de « pèlerinage aux sources », s'est efforcé de retrouver les préoccupations de ses fondateurs pour les adapter aux besoins de notre temps et contribuer à un vaste enseignement des sciences sociales dont les sciences politiques constituent aujourd'hui, en France, le noyau central.

★

ŒUVRE de documentation, de recherche et de publication, plus neuve et moins connue que l'œuvre d'enseignement et qui est plus proprement la tâche essentielle de la Fondation que préside M. A. Siegfried. Salles de lecture, fichiers analytiques de périodiques en provenance de tous les pays, séminaires et groupes d'études, collections diverses où plus de quarante volumes ont déjà paru en quelques années témoignent de tout ce que l'on peut entreprendre dans ce domaine.

(1) Voir *France-Illustration* du 13 octobre 1951.



L'ALLOCUTION DE M. SIEGFRIED, PRÉSIDENT DE LA FONDATION DES SCIENCES POLITIQUES.

LA consécration officielle des bâtiments de la rue Saint-Guillaume marque ainsi une importante étape dans l'activité et les attributions de la « vieille maison » transformée en 1945.

JACQUES CHAPSAL,
directeur de l'Institut d'études politiques.

AU CENTRE, M. LE RECTEUR SARRAILH. A. G., M. GRÉARD, SECRÉTAIRE GÉN[al] DE L'INSTITUT.

VIVIANE ROMANCE DANS « LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX ». ELLE Y EST LA VEDETTE DU SKETCH OU ALLEGRET ILLUSTRE LA LUXURE.

LE METTEUR EN SCÈNE ITALIEN ROBERTO ROSSELLINI A CHOISI ANDRÉE DEBAR POUR INCARNER L'ENVIE, UN AUTRE PÉCHÉ CAPITAL.

TANDIS QUE MICHÈLE MORGAN PERSONNIFIE, AVEC SON GRAND TALENT, L'ORGUEIL, HENRI VIDAL A OPTÉ, LUI, POUR LA GOURMANDISE !

LA GRANDE VEDETTE ITALIENNE ISA MIRANDA COMME DEUX PÉCHÉS A ELLE SEULE : L'AVARICE ET LA COLÈRE C'EST EDUARDO DE FILIPO QUI RÉALISA CES SKETCHE

ET POURTANT ILS TOURNENT...

PAR MARCEL IDZKOWSKI

A en croire la presse cinématographique et spécialisé à en juger aussi par la lecture de nos quotidiens, cinéma français agonise définitivement. Très heure sement ce n'est là qu'une crise saisonnière aus éternelle que les contributions, et si effectivement not cinéma connaît des jours difficiles il est peut-être exagéré de considérer comme un moribond. Depuis des années d'ém nentes personnalités se penchent au chevet de M. Cinéma après une très sévère auscultation, hochent tristement la tê en affirmant :

— Il est au plus mal, mais on pourrait peut-être le sauv en suivant nos prescriptions à la lettre !

L'OPINION DE DENIS MARION

A LA RECHERCHE DU PUBLIC

Il y a belle lurette que les producteurs américains ne jugent plus la valeur d'un film par le seul total des recettes produites. Non qu'ils soient devenus miraculeusement sensibles à ses qualités artistiques. Loin de là. Tandis que le scénariste le plus privé d'imagination, le réalisateur le plus pressé, l'acteur le plus cabot, l'opérateur le plus médiocre demeurent malgré tout guidés par le désir, à défaut de la capacité, de faire quelque chose qui corresponde à la conception, juste ou erronée, qu'ils se font du beau, le producteur s'oppose à eux en appliquant la politique des résultats. Pour lui, quelles que soient la hauteur ou la bassesse des intentions, la perfection ou la malfaçon du travail, ne compte que l'étendue du public qui a été touché. Et il persiste à n'évaluer cette étendue qu'en termes quantitatifs et non qualitatifs : peu lui importe, par exemple, que Robert Flaherty soit considéré par les écrivains, les peintres, les musiciens les plus éminents comme un des leurs ; du moment que des films n'attirent que la cinquantième ou la centième partie des foules qui se pressent pour entendre Bing Crosby, ils ne peuvent valoir que cinquante ou cent fois moins. Précisons d'ailleurs que cette attitude constitue la justification sociale du producteur : dans le processus d'élaboration de l'œuvre cinématographique il représente le public, qui, dans son énorme majorité, ne se soucie pas non plus des intentions ni des théories des artistes et ne cherche que son plaisir, sans la moindre exigence quant à la qualité de celui-ci.

Aussi l'évolution qu'ont subie les exécutifs des grands studios se limite-t-elle à deux modalités de détail ; ils ont découvert qu'il n'y avait pas un public, mais des publics, et ils se sont demandé s'il n'existait pas de méthodes scientifiques pour prévoir leurs réactions.

En se limitant au territoire des Etats-Unis on estime que le long métrage de classe A (c'est-à-dire interprété par une ou deux vedettes et ayant coûté plus d'un demi-million de dollars) attire une moyenne de 15 millions de spectateurs. *Autant en emporte le vent,* après dix ans d'exploitation ininterrompue, fait unique, a totalisé plus de 60 millions de rentrées.

Les hommes et les femmes vont autant au cinéma les uns que les autres, mais quand ils y vont ensemble la femme choisit le programme (ce qui explique, d'autre part, que les hommes seuls vont plus souvent au cinéma que les femmes seules). Les jeunes gens forment la majorité des spectateurs, et les vieillards, une faible minorité. En revanche, ceux qui ont reçu une instruction supérieure vont plus souvent au cinéma que les autres, mais, comme ils sont beaucoup moins nombreux, leur assiduité ne compense pas leur pourcentage restreint.

La vogue actuelle des sondages d'opinion a donné l'espoir aux producteurs que ceux-ci pourraient s'appliquer au succès des films. Gallup a fondé une succursale qui s'occupe uniquement de ce problème. La Metro-Goldwyn possède sa propre organisation, qui travaille selon des principes semblables. Son directeur, Léo Handel, vient de publier un livre *(Hollywood Looks at its audience)* dans lequel il relate les résultats de ses recherches.

La première question est celle du titre. Les enquêtes démontrent que son pouvoir d'attraction varie considérablement. Par exemple, Léo Handel a trouvé que six millions de spectateurs supplémentaires auraient envie de voir *D-Day in Las Vegas* s'il était intitulé *Lady Luck.* La préoccupation de trouver un titre adéquat au contenu de l'œuvre est ignorée. Les exploitants continuent-ils à considérer après un demi-siècle d'expérience que la jobardise du spectateur est infinie et qu'on ne risque rien, dès qu'on lui a extorqué le prix de sa place, à lui infliger n'importe quelle déception ?

Pour les vedettes, il est facile de déterminer à quelle catégorie appartient leur clientèle. Savoir si une combinaison judicieuse d'acteurs qui touchent des publics différents permettrait de composer une affiche qui aurait un pouvoir d'attraction universel demeure une question ouverte.

Léo Handel se montre moins affirmatif en ce qui concerne le scénario et se borne à dire qu'il est possible de s'assurer avant de tourner un film si certains effets (plaisanteries, allusions, rapprochements) seront ou non compris. Il conseille à ce sujet la méthode suivante : faire lire à des cobayes choisis un questionnaire imprimé et le leur lire en même temps à haute voix pour obtenir une réaction à la fois auditive et visuelle. Ce qui en dit long sur le niveau mental présumé du spectateur moyen.

Quand le film est achevé, il se prête à des enquêtes plus approfondies. Les mêmes cobayes assistent à une projection dans des fauteuils équipés d'appareils qui mesurent les battements de leur cœur et la cadence de leur respiration et de boutons qui leur permettent de manifester pour chaque scène leur approbation ou leur désapprobation.

Or jusqu'ici les résultats sont décevants : le cobaye oublie d'appuyer sur le bouton ou se trompe ; ses réflexes physiques ne correspondent pas au souvenir qu'il garde des scènes ; il ne va pas voir le film dont le titre l'excitait tellement et va voir celui dont le titre lui demeurait indifférent.

Bref, l'enquêteur en arrive à se demander si ce n'est pas le simple hasard qui pousse le spectateur dans telle salle plutôt que dans telle autre et si son mobile le plus puissant ne serait pas d'être confortablement assis pendant deux heures, en mangeant une crème glacée et en ne pensant à rien.

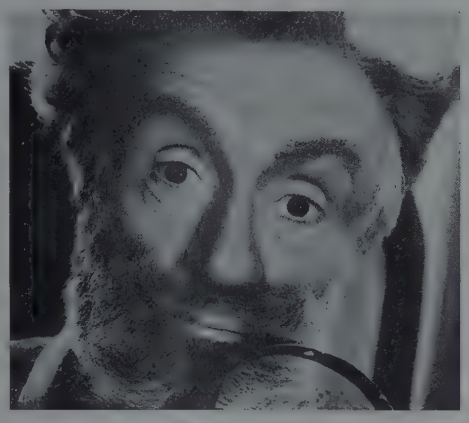
N DRÉVILLE A CHOISI LA PARESSE ET, MOLLEMENT ENDUE DANS SON FAUTEUIL, VOICI JACQUELINE PLESSIS I EST REVENUE D'ITALIE ET TOURNE ENFIN EN FRANCE.

Chaque docteur a un diagnostic différent ; aussi propose-des remèdes variables : ingurgitez-lui de la qualité, primez les gros cachets (des vedettes), donnez-lui de l'air ne l'enfermant pas dans les studios), et ce pauvre Cinéma obéit aux ordres de la Faculté, absorbe les potions plus désagréables et se guérit, enfin... en déchirant ses onnances !

En mars vingt réalisateurs tourneront vingt films, en avril France sera très dignement représentée au Festival inter-ional du film à Cannes, en août il en sera de même à la nnale de Venise, et l'hiver prochain nous apprendrons fois encore que M. Cinéma est au plus mal.

En attendant cette rechute six réalisateurs ont tourné *Sept Péchés capitaux* (l'Avarice et la Colère ne formant un seul sketch) ; G.-H. Clouzot va reprendre *le Salaire de peur* ; René Clair, Christian-Jaque, Jean Delannoy, Julien vivier préparent leurs prochaines productions, André watte tourne... et si j'arrête là cette liste bien incomplète, t pour que l'on ne m'accuse pas d'un optimisme incurable.

GENEVIÈVE PAGE EST M^me^ DE POMPADOUR DANS LE FILM « FANFAN LA TULIPE », DONT LE ROLE EST TENU PAR GÉRARD PHILIPE.



POUR SON PERSONNAGE DANS LE SKETCH INTITULÉ : « LA PARESSE », NOËL-NOËL A BEAUCOUP TRAVAILLÉ A SE COMPOSER CE VISAGE.

INGRID BERGMAN EST REVENUE A L'ÉCRAN DANS LE FILM « EUROPE 1951 » QUE ROSSELLINI TOURNA DANS LES STUDIOS ROMAINS.

★ LES PROPOS LITTERAIRES DE GERARD CAILLET ★

LOUIS JOUVET ET LE SECRET DU THÉATRE

Le théâtre est-il un objet privilégié pour l'esthéticien ? On le croirait volontiers à lire tous les volumes accumulés depuis quelques années autour de ces deux thèmes essentiels : qu'est le théâtre ? que doit-il être ?

Qu'est le théâtre ? Un lieu de communion, répond Jean Doat dans *Entrée du public*. Un monument de gestes symboliques traditionnels, assure Paul Arnold en conclusion de *l'Avenir du théâtre*. La mise en œuvre d'un mensonge, affirme Henri Gouhier au terme de la belle analyse philosophique que constitue *l'Essence du théâtre...* Que doit être le théâtre ? « Ce que nous venons de dire », répondent simultanément les auteurs que nous venons de citer : c'est en effet pour lui tracer sa voie qu'ils se sont penchés à tour de rôle sur sa définition.

Joignez à cela les numéros intermittents, mais toujours passionnants, de la *Revue théâtrale*, les quelques *Cahiers du théâtre* parus aux éditions du Pavois, les articles de la *Revue internationale du théâtre*, que publie l'U. N. E. S. C. O., la passionnante étude d'André Villiers sur la sociologie du comédien, les traités de scénographie, comme celui de Pierre Sonrel, les publications de la Société d'histoire du théâtre, les volumes d'esthétique pure (je pense au très curieux essai d'Etienne Souriau sur les *Deux cent mille Situations dramatiques*, qui jette à bas une thèse connue) et vous conviendrez que le théâtre, aujourd'hui, est bien l'objet d'une préoccupation particulière !

Or voici qu'un « message posthume », comme dit Jean Prasteau, nous provient d'un de nos contemporains les mieux documentés, certes, sur cette épineuse question : Louis Jouvet.

Double message, même, puisque à *Ecoute, mon ami*, petite plaquette illustrée par Christian Bérard, s'ajoutent d'importants *Témoignages sur le théâtre*. Arrêtons-nous pour en retenir quelques déclarations.

Dans ces notes Jouvet se posait — aussi — quelques questions. D'abord : où est le théâtre ?

Et il répondait qu'il avait connu le théâtre romantique du mélodrame, le théâtre symboliste, le théâtre réaliste, le théâtre du Boulevard, le théâtre littéraire, surréaliste et cubiste. Manifestement, dans tout cela, le théâtre était partout !

Louis Jouvet se demandait ensuite avec quelles disciplines le théâtre entretenait des rapports essentiels.

Réponse : « Il n'y a qu'à copier dans la table des matières de tous les ouvrages de physiologie, de psychologie, de grammaire, de phonétique, de déclamation... »

Puis il en venait — je systématise afin de dégager la ligne — à cette troisième interrogation : pourquoi le théâtre ? Et il répliquait aussitôt que le théâtre contenait toutes les inventions ; qu'il participait à la fois de Bacchus et d'Orphée, d'Eleusis et des Descentes aux enfers, de la recherche en soi et de la recherche hors de soi.

Mais pourquoi continuer ? Déjà se dessine l'attitude. On serait tenté, pour la définir, de dire : scepticisme.

Je crois qu'il faut dire : empirisme.

Car lorsqu'il finit par s'attaquer lui-même au sujet qui nous préoccupe, lorsqu'il réfléchit sur les réflexions auxquelles a donné lieu le théâtre, Jouvet s'exclame : « D'Aristote à nos jours certains penseurs ont tenté de trouver le secret du théâtre, de découvrir son mécanisme, d'en pénétrer la théorie et les systèmes (...). Aucun n'a jamais su assimiler cette idée de théâtre ni la rendre évidente (...). L'exercice du théâtre reste étranger à ces controverses (...). Ce n'est pas avec un mot qu'on peut pénétrer le théâtre. »

Est-ce vraiment là une condamnation brutale de deux mille ans d'efforts philosophiques ? Je ne le crois pas. D'abord parce que Louis Jouvet destinait son ouvrage à une collection d'esthétique... Ensuite parce que j'ai trouvé ailleurs une petite phrase significative : « Tout est changeant, mobile, écrit-il, il n'y a ni méthode stable ni éducation assurée. Il n'y a pas d'explications qui soient fixes ou qu'on puisse fixer. »

De sorte que sa défiance prend finalement un sens précis : elle signifie le rejet général de tout esprit de système. Il n'est pour le vérifier que de rechercher avec lui comment il préparait ses mises en scène. Pour Jouvet, une pièce de théâtre, *Knock* ou *la Folle de Chaillot*, était un élément irréductible. Il fallait se mettre *seul*, devant elle, face à face, avec toute sa culture et toute sa sensibilité : elle était, avant tout, *un état d'esprit*.

C'est peut-être là, à la fois, le secret de Louis Jouvet et celui du théâtre.

L'OPINION DE ROBERT KEMP

SUR LE DRAME LYRIQUE DE GIAN CARLO MENOTTI

LE CONSUL

GIAN CARLO MENOTTI, LE COMPOSITEUR DU « CONSUL », AU COURS D'UNE RÉPÉTITION, EXPLIQUE UN JEU DE SCÈNE A SON INTERPRÈTE, I. GEYANS.

Le drame lyrique de Gian Carlo Menotti, discuté ou exalté frénétiquement au printemps dernier, est revenu au théâtre des Champs-Elysées. Il est maintenant chanté en français trois fois sur quatre. Excellente occasion de tirer de lui des impressions plus fines et plus assurées. Accordons à ses fanatiques que tous les amateurs de drames lyriques doivent le voir et que la soirée s'enfonce dans la mémoire. Ne leur concédons point que ce soit, comme ils le soutiennent, une œuvre d'une nouveauté « inouïe », au sens originel du mot. Livret, musique, dus à la même plume, sont des réussites, certes. Mais le genre et le style de l'un et de l'autre sont connus. Et il faut être ou bien jeune ou bien oublieux pour ne pas les reconnaître...

C'est un drame contemporain, et l'on y fait chanter de pauvres ménagères autour du fourneau et du « moïse » où somnole un bébé souffreteux, on y met la nappe, et les scènes pathétiques ont pour décor un bureau presque crasseux de consulat, analogue aux commissariats de Mirbeau et de Courteline. Soit. Mais la nappe est dans *Louise,* et ce « populisme » a été exploité avec le plus sincère talent par Alfred Bruneau, dans *l'Enfant roi,* par exemple, quand il s'inspirait du naturalisme de Zola. L'histoire est noire ? Pas plus que celle de *Thérèse Raquin...* Il s'agit d'un résistant blessé, traqué par une police totalitaire, qui réussit à gagner on ne sait quel maquis où sa femme tentera en vain de le rejoindre. Elle ne réussit pas à obtenir le visa du consul ; elle se heurte à l'automatisme de la « petite fonctionnaire », à la paperasserie, qui, hélas ! n'est pas un mal d'hier... C'était un mal exaspérant au temps de La Brige, le héros de *l'Article 330,* et au temps du *Portefeuille.* Sous un régime totalitaire c'est un mal mortel et voisin de la torture. La malheureuse, sur qui s'acharne le poète, perd son enfant, sa mère ; le mari est repris. Elle s'asphyxie, penchée sur les rondelles du gaz... Ajoutons à ce bouquet d'horreurs un policier enragé de désir, à qui elle se refuse, et qui est un second Scarpia, en chapeau mou et pardessus.

Evidemment, c'est le drame de la servitude, de la liberté niée et pourchassée, transposé dans le cadre miteux de notre civilisation à l'agonie. Mais tant de drames lyriques sont une lutte contre la tyrannie... Depuis *Iphigénie en Tauride* et *Fidélio !* Et, à la rigueur, *les Huguenots, Patrie* et *la Tosca...* Cela n'empêche pas *le Consul* d'être poignant ni un roman comme *Papiers,* de J. Rousselot, de nous saisir aux entrailles.

La partition est véhémente, merveilleusement adroite, rusée et d'un métier quasi infaillible. Mais si l'on vous dit que la déclamation est toute personnelle à Menotti, tâtez-vous bien avant de dire oui. On discerne immédiatement le récitatif de Rameau de celui de Gluck, celui de Mozart de celui de Wagner, et la parole chantée de Debussy — surtout — et de Ravel ! Ce sont des créations originales, le chant lyrique a chez chacun d'eux des courbes, des accents, un souffle, des élans et des retombées qu'on ne peut confondre... La déclamation du *Consul,* juste et vivante, me semble dépourvue de ces vertus. Un goût et une intelligence infaillible la dirigent, et c'est beaucoup. L'auteur la varie, il la concentre, l'élargit, la secoue de spasmes, la brise, la rend familière ou revendicatrice, majestueuse ou affolée. Bravo ! Mais il n'invente pas. On l'a dit parce qu'on ne connaît plus le « répertoire », on n'a, des styles du passé, qu'une connaissance vague et l'on n'a plus de souvenirs. Avouez-le : cette musique, essentiellement italienne, a des « échauffements » à la Verdi, à la Puccini plus souvent encore... Parfois pires ! La protagoniste a des envolées vocales qui me font redouter parfois l'arrivée de quelque « O mon Turrido ! Je n'ai plus que toi sur la terre... » Heureusement, Gian Menotti — « d'un fier discernement son génie est pourvu ! » — sait s'arrêter, il se ressaisit, il évite la grosse vulgarité d'un Mascagni. Par un prodige d'équilibre il se tient sur le fil tranchant qui sépare la musique encore noble de la musique vériste. Cette résistance à la tentation est un de ses hauts mérites.

Mais enfin on n'a pas comme moi combattu toute sa vie contre les effusions faciles, les complaisances envers la sentimentalité de Margot et de ses chers mélodrames pour se laisser ensuite attendrir — si adroitement fabriqués qu'ils soient — aux ensembles en crescendo du *Consul...* La technique, le contrôle de soi-même, le raffinement (relatif) de l'harmonie et une instrumentation pleine de ressources — mais très loin des prouesses adorables d'un Stravinski — haussent Menotti très au-dessus de Leoncavallo, de Mascagni, un peu au-dessous de Verdi. Mais c'est la même échelle ; c'est fait des mêmes bois.

Il faut, je le redis, connaître *le Consul,* car nous sommes dans la misère lyrique. Sans s'illusionner, voilà tout. Il est d'ailleurs superbement chanté ; et là-dessus on ne louera jamais trop. Des interprètes comme Marie Powers, comme Patricia Neway, tragédiennes-nées, M^lle^ Kuhlmann, la secrétaire chicaneuse ; comme MM. Geyans, Sorel, un animateur comme Norman Kelley, le prestidigitateur chargé d'introduire les rythmes vifs, le comique de Minstrel dans cet étouffant fait divers, le chef d'orchestre Thomas Shippers forment une équipe irrésistible. C'est la protagoniste, la victime, qui plane — statue grecque en jupon et en caraco, avec son visage livide et cette immense voix liquide, étincelante, héroïque, déchirante et pourtant toujours pure — et sa majesté native qui fait frissonner. Elle atteint le « beau » idéal dans l'art vocal. Ce n'est pas au drame, ce n'est pas même à la musique que je dois mes frissons, c'est à elle...

L'OPINION D'YVES GANDON

SUR LES DERNIÈRES REPRISES DU FRANÇAIS

On se demande quelle mouche a piqué les Comédiens-Français lorsqu'ils sont allés solliciter M. Jean Marais de monter *Britannicus* sur leur glorieuse scène. Sans doute pensaient-ils que cet acteur de cinéma, ce triomphateur des studios ferait mieux qu'eux-mêmes, et voilà qui n'était déjà pas très flatteur pour leur amour-propre. Mais cette crise de modestie ne leur a pas réussi. Pas du tout. Je me souviens de la dernière distribution de *Britannicus* il y a quelque deux ans. M. Jean Chevrier incarnait Néron et il s'en tirait fort bien. Il campait un Ahenobarbus du genre taureau sournois ; il avait de la force, de la véhémence et, par moment, un rien de vulgarité canaille qui appartient au personnage historique. Bref, son Néron manquait un peu de détours et de replis, mais il était admissible, honorable même, et M. Jean Chevrier, qui est un acteur consciencieux, dit, quand il veut, très honnêtement le grand alexandrin classique.

M. Jean Chevrier, cette fois, joue Burrhus, et c'est peu de dire qu'il n'est pas bon. Il a l'air excédé de son rôle ; il le récite comme une corvée dont il aurait hâte d'être débarrassé, et on le comprend, certes, car il donne la réplique à Néron-Marais, et je lui accorde que c'est une épreuve décourageante.

Rendons justice à ce nouveau pensionnaire provisoire de notre théâtre

JEAN COCTEAU PARAIT PLUS ANXIEUX QUE JEAN MARAIS SUR L'ISSUE DE LA BATAILLE QUE CELUI-CI, ACTEUR ET DÉCORATEUR, LIVRE AU FRANÇAIS.

national. Quand il entre en scène au second acte, il a quelque chose de saisissant. On imagine très bien Néron avec cette allure de félin dégingandé, ce visage crispé, ce regard de névropathe. A cet égard, rien à dire. Néron-Marais rejette très bien sa toge sur l'épaule ; le « monstre naissant » inquiète. Si le physique seul comptait au théâtre, la partie pouvait être gagnée. Hélas ! Il faut aussi parler, et ce sont des vers de Racine, où chaque hémistiche compte, où nulle nuance n'est laissée au hasard, à quoi il s'agit de faire passer la rampe. M. Jean Marais — cette infortune est trop visible — ne possède que des notions très confuses et tant soit peu primaires sur le vers tragique. Il croit qu'on peut à son aise, impunément, le désarticuler, le malaxer, lui imposer des césures arbitraires. Pourquoi ne pas le fredonner, pendant qu'il y est ? Serait-il admis, avec une pareille exhibition, au concours d'entrée au Conservatoire ? Je ne ferai pas au jury l'impolitesse de le supposer.

Et, pourtant, M. Jean Marais avait sous les yeux un exemple qui aurait dû lui faire comprendre l'étendue de son erreur. Je ne parle pas de Mme Marie Bell, Agrippine moins bien inspirée que d'habitude et qui ne s'est retrouvée qu'au quatrième acte. Mais Mlle Renée Faure est une admirable Junie. La mobilité du masque, la noblesse des attitudes, l'art souverain d'une diction sans défaut, à la fois grave et simple, et la voix enfin, la merveilleuse voix, toute vibrante d'harmoniques, tels sont les facteurs essentiels d'un talent qui place aujourd'hui cette belle artiste au premier rang de nos tragédiennes. M. Roland Alexandre est un Britannicus élégant et pâle, très pâle. M. Aimé Clariond joue Narcisse comme Iago, avec des grimaces, des clins d'yeux, des ricanements qui eussent bien étonné Racine. On a envie de lui crier : « Mais oui, nous savons que Narcisse est le traître. »

Le décor ne manque ni de style ni d'emphase avec sa statue géante et méditative côté cour, ses colonnes et ses draperies pourpres.

Mais quelle singulière idée ont eue nos Comédiens-Français !

Britannicus est bizarrement accouplé à l'affiche avec *le Bouquet,* petit acte bouffe de Meilhac et Halévy. J'entends bien qu'il s'agit de mettre le spectateur de bonne humeur, et *le Bouquet* est un excellent condensé de vaudeville, dont la vertu comique se situe entre Labiche et Feydeau. Mais le programme m'apprend que cette grosse farce adroitement machinée fut créée le 22 octobre 1868 au théâtre du Palais-Royal. C'était bien là sa place et plus, je crois, qu'au répertoire de la Comédie-Française, où elle est entrée le 20 février 1947. Vous me demandez si j'ai ri ? Oui, et de bon cœur. Si MM. Jean Meyer et Jacques Charon sont bons ? Impayables, ils sont proprement impayables, et l'on ne fait pas mieux comme caricature. Et Mme Yvonne Gaudeau ? Charmante. Alors, et la mise en scène ? Elle est de M. Jean Meyer, qui réussit toujours fort bien dans le rire, même forcé. Dans ce cas qu'avez-vous à vous plaindre ? J'aurais tort, j'en conviens.

C'est que, voyez-vous, brandissant l'épouvantail de je ne sais quelle tradition périmée, il y a toujours de ces grincheux qui se plaignent que la mariée soit trop belle. La Comédie-Française n'est plus faite, chacun le sait, pour sauvegarder la tradition.

L'OPINION DE MARTINE CADIEU SUR LES BALLETS DE JANINE CHARRAT

Le monde de Janine Charrat est un monde poétique.

Elle marche au milieu des choses comme une inspirée, changeant la réalité en rêve, à la fois toute-puissante et fragile.

De là le double aspect de son spectacle.

Des réussites et des défaillances.

La Danseuse de Degas, sur une musique désinvolte et tendre de K. Semenoff, est une lumineuse évocation. La mise en scène habile montre la scène, les coulisses et la loge du théâtre où palpitent les danseuses. Claire Sombert y est à sa place, aiguë, enjouée, fine.

Le Rêve (en hommage à Christian Bérard) est étrange et beau. Une femme (J. Charrat), triste et romantique, cinq hommes en noir tournant autour d'elle selon le rythme de sa main, dans une nuit tiède. Une jeune fille ensoleillée (Claire Sombert) un instant retient le jeune homme aimé, le seul. Les quatre autres disparaissent puis la jeune fille aussi, et la femme dressée danse son amour triste mêlé de mort. Janine Charrat y est bouleversante de présence.

Mais Janine Charrat est-elle très musicienne ? Le *Concerto* de Grieg semble affirmer qu'elle ne l'est pas. Si la chorégraphie est agréable, si le couple Miskovith-Charrat est pur de technique et d'inspiration, on comprend mal que ce concerto si beau ait été écrit pour un simple pas de deux !

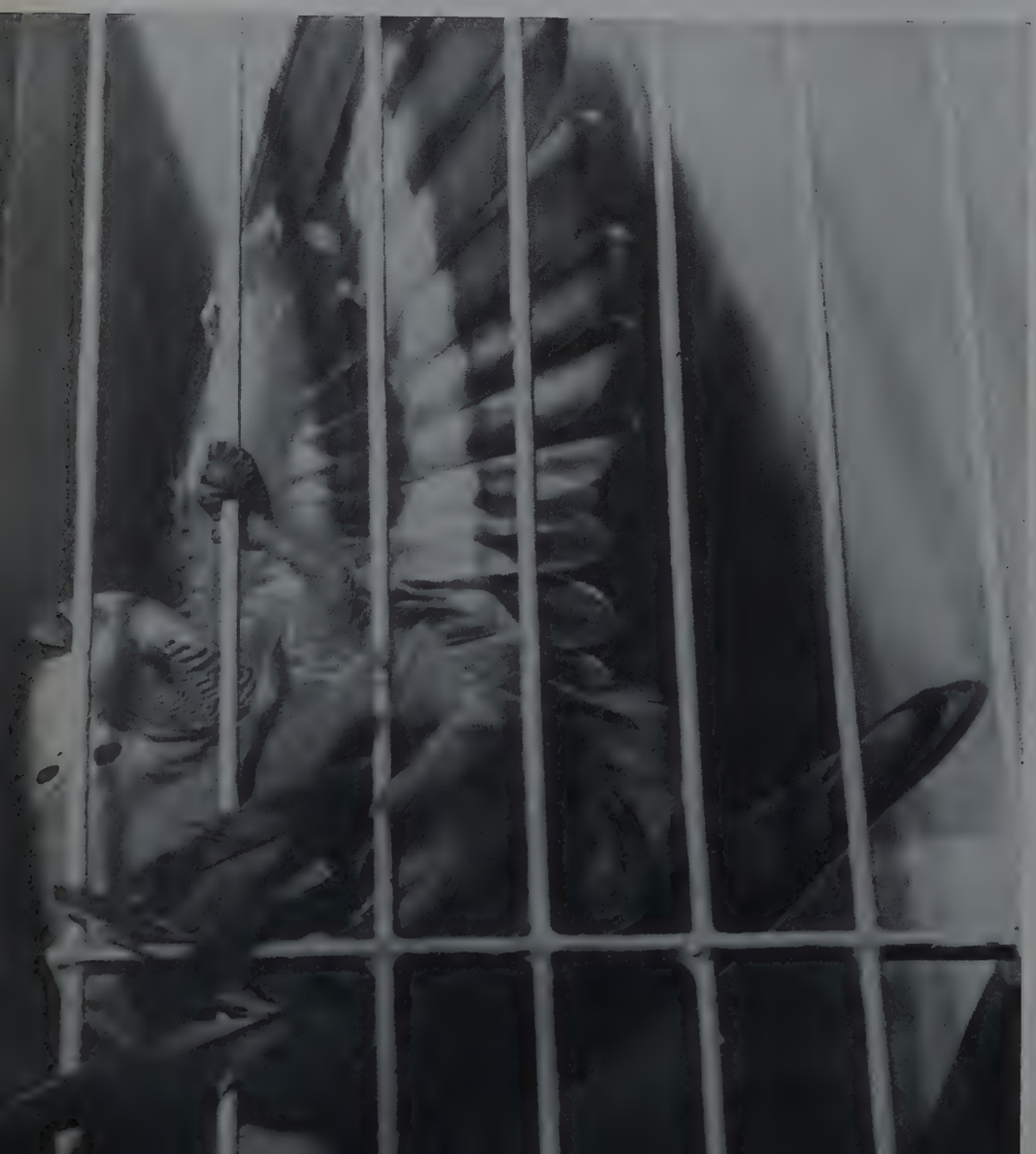
Le Massacre des amazones (dans un froid décor de Bazaine que l'on remue avec des ficelles) est un drame interminable, les combats entre chevaux et femmes ressemblent à des cajoleries, les fautes de goût abondent ; le sujet lui-même n'étant pas très pathétique (et un peu Tarzan), la chorégraphie étant mièvre, le tout demeure assez pénible. René Bon, « le cheval blanc », y est pourtant éblouissant. Ethery Pagava est vigoureuse et piquante à souhait dans une rumba classique, mais exquise.

Paul Draper fait un étonnant solo de claquettes dans le ballet final.

Les ballerines chères a Degas s'animent sur la scène de l'Empire. Ci-contre : Charrat et Arensky dans « une Etrangère a Paris ».

CI-DESSOUS : Mme VINCENT AURIOL INAUGURE L'EXPOSITION ; DERRIÈRE ELLE, LA GÉNÉRALE LECLERC. CI-CONTRE : DES OISEAUX RARES DANS UNE NATURE FACTICE.

A PARIS TOUS LES OISEAUX DU MONDE...



DIAMANTS à gouttelettes, Tangara fastueux, Bronzé rouge Schimmel... Non, ce ne sont pas de nouvelles créations des grands couturiers ou des parfumeurs parisiens, pas plus que le *Garde-Bœuf* ou le *Calopsitte* ne sont des champignons vénéneux. Ces mots aux consonances étranges et poétiques désignent quelques-uns des sept cents oiseaux que nous avons pu admirer, du 24 au 30 janvier, dans les salons qu'avait gracieusement prêtés une grande compagnie aérienne, avenue des Champs-Elysées. C'est là que se tenait, en effet, la première exposition ornithologique internationale de Paris. Les éleveurs d'Angleterre, de Belgique, de Hollande, d'Italie et, bien entendu, de France présentaient tous les chefs-d'œuvre de la nature et de leur art. Dans le hall transformé en volière se croisaient les chants et se jouaient les couleurs de ces oiseaux, aussi beaux que leurs noms, venus du monde entier. Inaugurée par Mme Vincent Auriol, cette manifestation était aussi une œuvre louable, puisque ses organisateurs en consacrèrent le profit à l'Association des veuves et orphelins de guerre, que préside la générale Leclerc de Hautecloque.

CETTE RAVISSANTE PERRUCHE MAUVE ONDULÉE HEURTE SES VAINS ÉLANS AUX PAROIS DE SA CAGE, CAR TOUS CES OISEAUX PAIENT DE LEUR LIBERTÉ LE PLAISIR QU'ILS NOUS OFFRENT.

PETITES CHRONIQUES

RÉCEPTIONS DIPLOMATIQUES

Le Jour de l'Australie a été fêté par les Australiens de Paris au cours d'une réception donnée à cette occasion par Sir Keith Officer, ambassadeur d'Australie en France, que l'on voit (à droite sur notre cliché) levant son verre en l'honneur de l'amitié franco-australienne.

Une autre réception a eu lieu le 26 janvier à l'ambassade de l'Inde, où S. E. le Wing Commander Sardar Hardit Singh Malik, qui représente à Paris la grande république d'Asie, accueillait les personnalités venues commémorer l'anniversaire de la déclaration de l'indépendance indienne.

DES ARGENTINS EN FRANCE

La France s'apprête à recevoir ces jeunes Argentins. Il font en effet partie d'un groupe de deux cents de leurs compatriotes, comprenant des étudiants, des avocats, des médecins et même un ministre, qui a quitté Buenos-Aires à bord du *Claude-Bernard* pour effectuer dans notre pays, sous les auspices de l'Alliance française, une « croisière d'amitié franco-argentine ».

LA GÉNÉALOGIE DE LA FAMILLE DE LATTRE

Dans l'album que nous avons consacré à la mémoire du maréchal de Lattre de Tassigny, nous avons signalé qu'un des ascendants du grand soldat avait épousé Mlle Gabrielle Fabre d'Echalant. Ce nom doit en réalité s'écrire Favre d'Echallens. Un des membres de la famille a bien voulu nous indiquer cette orthographe exacte, et nous l'en remercions.

LA FIN DU BIMILLÉNAIRE

Terminé avec l'année même qui portait son nom, le bimillénaire de Paris a officiellements pris fin le 24 janvier au cours d'une réception donnée par ses organisateurs, et à laquelle assistaient notamment le préfet de la Seine et le préfet de police. M. Jean Marin rappela que le bimillénaire avait été l'occasion de cent cinquante manifestations diverses et qu'il avait provoqué un afflux de touristes supérieur de 12 à 15 % à celui de l'année précédente. Il remercia tous ceux qui ont secondé le comité de leurs efforts et les coupes se levèrent à ce qui n'est plus qu'un souvenir.

BIBLIOPHILIE

OUVRAGES de luxe pour collectionneurs, inédits, impeccables à petit tirage, d'après les textes PRINCEPS galants du XVIII^e^, illustrés par : CHIMOT, TOUCHET, BECAT, SAINTE-CROIX, etc. chez les éditeurs d'Art ERYX, 120, Bd de la Chapelle, PARIS-18^e^.

Planche spécimen contre 15 timbres par Artiste

CATALOGUE FRANCO

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

PARIS

Paris aux yeux du monde, présenté par Jean-Louis Vaudoyer, lithographies en couleurs de Grau Sala. (Edition des Deux Rives, 270 pages in 4°.) Une anthologie de textes étrangers — de Jules César à nos jours — recueillis par Boris Metzel, où sont évoqués l'histoire, les mœurs, les monuments, les sites de la capitale. Paris jugé par ses hôtes ; des Italiens : Benvenuto Cellini, Casanova, Goldoni, d'Annunzio, Marino Moretti ; des Anglais : Sterne, Young, Dickens, Walpole, Walter Scott, Thackeray, Kipling ; des Américains ; Franklin Fenimore Cooper, Mark Twain ; des Allemands : Kotzebue, Heine, Wagner ; des Autrichiens : Mozart, Zweig ; des Russes : Tourguéniev, Tolstoï, Herzen, Trotsky ; des Espagnols : Blasco Ibañez, La Serna ; des Scandinaves ; Christine de Suède, Andersen, etc.

C'est, dans une présentation luxueuse, une véritable somme de souvenirs vécus. Andersen conte sa rencontre avec Victor Hugo en robe de chambre et en pantoufles ; Herzen dépeint le Paris révolutionnaire ; d'Annunzio s'est agenouillé là où la tradition veut que Dante ait prié ; Tolstoï évoque une exécution capitale ; Ramuz, les inondations de 1910 ; Trotsky et Blasco Ibañez, le Paris de la première guerre mondiale ; avec Somerset Maugham revit le Paris provincial ; avec Malaparte, le Paris proustien ; avec Ventura Garcia Calderon, le « Paris qui ne ressemble qu'à Paris, la ville où tout est spectacle, la seule dont on ne se lasse pas ».

On songe en refermant cette anthologie à la fois vécue et vivante au mot d'André Gide à Stefan Zweig : « Ce sont les étrangers qui nous font découvrir les plus beaux sites de notre ville. »

L'HISTOIRE CONTEMPORAINE :

La Seconde Guerre mondiale, préface du général Weygand, numéro spécial du *Larousse mensuel,* de 1939 à 1947 (Larousse, 552 pages format album). Un répertoire alphabétique des événements et des hommes qui appartiennent à cette période de huit années où s'est joué le sort du monde et dont tous les aspects, militaire, diplomatique, économique, intellectuel, technique, etc., sont présentés sous la forme de notices concises, mais d'une documentation solide et d'une parfaite objectivité. Des planches en couleurs, des cartes, plus d'un millier de gravures et de portraits illustrent le texte que complètent une chronologie et un index.

Un instrument de travail de tout premier ordre qui épargne des recherches longues et fastidieuses. Et, comme le dit le général Weygand, « un livre qui instruit et fait réfléchir ».

ALBERT MOUSSET.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Au Comité de la Flamme

Un service solennel organisé par le Comité de la Flamme sous l'Arc de Triomphe a été célébré le 27 janvier à

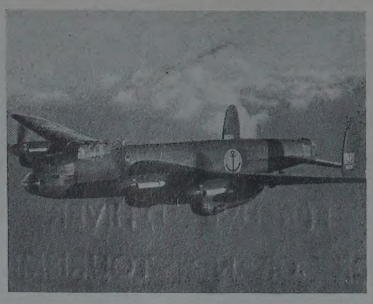
Notre-Dame à la mémoire du Soldat inconnu, des généraux Gouraud et Giraud — qui présidèrent le comité — et de tous ceux qui tombèrent pour la patrie. On voit sur notre cliché le général Béthouart, actuel président de la Flamme, assistant à cette cérémonie, qui était placée sous le patronage du président de la République et sous la présidence d'honneur de S. Exc. Mgr Feltin.

Le jubilé épiscopal du cardinal Saliège

S. Em. Mgr Saliège, archevêque de Toulouse, qui fut sacré évêque le 6 janvier 1926, vient de fêter son jubilé épiscopal. A cette occasion le diocèse lui a offert un vitrail destiné à retracer l'histoire de Toulouse dans la chrétienté et la construction de la cathédrale. Œuvre du maître verrier de Fontenay-aux-Roses Jacques Chevallier, ce vitrail, haut de 14 mètres, large de 4 mètres, a été mis en place dans l'antique nef Raymond-IV, à la fenêtre des chanoines, qui, presque entièrement murée depuis le XVII^e^ siècle, fut récemment dégagée par les Beaux-Arts.

Saint Julien fêté au Mans

Les catholiques du Mans ont célébré avec éclat les solennités de saint Julien, fondateur du diocèse. S. E. Mgr Gaillard, archevêque de Tours, présidait les cérémonies. S. Exc. Mgr Chappoulie, évêque d'Angers, prononça le panégyrique du saint.



DE NOUVEAUX APPAREILS POUR NOTRE AÉRONAVALE

Ce quadrimoteur portant les marques de l'aéronavale française est un ancien appareil britannique. Il s'agit en effet d'un des cinquante-quatre Avro Lancaster cédés à notre pays par l'Angleterre. Considérés durant la dernière guerre comme les meilleurs bombardiers de nuit du monde, les Lancaster furent, depuis la fin des hostilités, utilisés par la R. A. F. comme avions de reconnaissance. Opérant à partir des bases aéronavales d'Afrique du Nord, ils seront désormais chargés d'assurer la protection des grandes lignes de navigation de l'Atlantique-Nord et de la Méditerranée. Dotés d'un nouvel équipement adapté à leur nouvelle mission — la lutte anti-sous-marine — et notamment d'un radar, ces appareils disposent en outre de réservoirs supplémentaires leur assurant un plus grand rayon d'action et d'un canot pneumatique.

LA SEMAINE HIPPIQUE

UN jury composé du colonel Terrière, des colonels Challom-Belval et de Langle de Cary a jugé dernièrement les premières épreuves de dressage de la saison, organisées par le Cercle de l'Etrier. Elles ont eu lieu au manège de la porte Dauphine, propriété du cercle. Des séries réglementaires, seules les deux premières ont été disputées.

La série A est une reprise d'équitation courante dont le but est de vérifier la soumission et la maniabilité des chevaux ainsi que leur franchise sur de petits obstacles. Douze cavaliers étaient inscrits au programme. Le colonel Brau, en selle sur Portefeuille, pur sang gris de cinq ans très plaisant, a été premier dans un style remarqué, se battant du reste lui-même, puisqu'il est également second avec Kankan. Mlle Luchaire, jeune cavalière pleine d'avenir, le suit de près sur Kélin.

On applaudit en série B l'équitation de manège proprement dite et les mouvements de haute école. Des huit concurrents, ce fut M. Meignen, présentant Rénovateur, joli modèle de robe grise, qui l'emporta. Le colonel Aublet, d'une grande discrétion dans les aides, très à son aise sur Lang Sin, fit revivre la pure tradition de Saumur dans un travail d'une haute correction. Il est deuxième ; M. Rothé, troisième. Les prix furent remis par Mme Terrière. La série C ainsi que les deux autres épreuves A et B auront lieu dans la première quinzaine de mars.

TRÉ-HARDY.

CANNES FÉVRIER
CASINO MUNICIPAL

3 GRANDS GALAS

LE 9 : « DANS LE DÉSERT avec les LIONS »,
LE 16 : « LA NUIT DES ÉTUDIANTS DE FRANCE »,
au bénéfice des bourses d'étudiants du « FIGARO ».
LE 23 : « GALA DU CARNAVAL » (travestis ou têtes).

GRAND BALLET DU MARQUIS DE CUEVAS
DU 4 AU 10 AVRIL : 5 RALLYE SOLEIL AUTOMOBILE

PARMI LES GRANDS GOLFS DE FRANCE, CANNES EN POSSÈDE DEUX : celui de MOUGINS et celui de MANDELIEU

100 HOTELS : GRANDS, MOYENS et PETITS
Renseignements : SYNDICAT d'INITIATIVE CANNES

ÉPREUVE D'HIVER
DE GRAND TOURISME

LE RALLYE MONTE-CARLO

CI-CONTRE : L'ANGLAIS ALLARD, Q
DEVAIT REMPORTER L'ÉPREUVE, FRA
CHIT DANS LA NEIGE LE COL DE BRAU
CI-DESSOUS : AVEC SON CO-ÉQUIPI
WARBURTON, A LEUR PASSAGE A PAR

Il existe un certain nombre d'épreuves de grand tourisme : Liège-Rome-Liège, la Coupe internationale des Alpes, les 1.000 milles, etc. Mais une seule, le rallye Monte-Carlo, se dispute en hiver, ce qui lui confère une physionomie bien spéciale.

Il faut reconnaître que son succès exige la collaboration des intempéries : neige, brouillard et verglas. Par beau temps et avec des routes sèches il n'y a plus d'épreuve, la moyenne imposée : 50 à l'heure, ne s'appliquant qu'à un parcours difficile.

Cette année on manifesta quelques craintes lorsqu'on vit les 2.500 premiers kilomètres avalés sans dommage par quelque deux cent cinquante concurrents sur les trois cent vingt-huit partants. Fort heureusement les redoutables obstacles de l'hiver se rencontrèrent au sud du Massif Central. Si bien que sur cent soixante-dix-huit concurrents arrivés à Monte-Carlo dans les délais seize seulement avaient réussi à n'avoir aucun retard dans les contrôles de route.

On respira : le circuit du col de Braus, 74 kilomètres en montagne à couvrir en régularité à 45 de moyenne avec trois contrôles, dont un secret, garderait sa place d'épreuve auxiliaire.

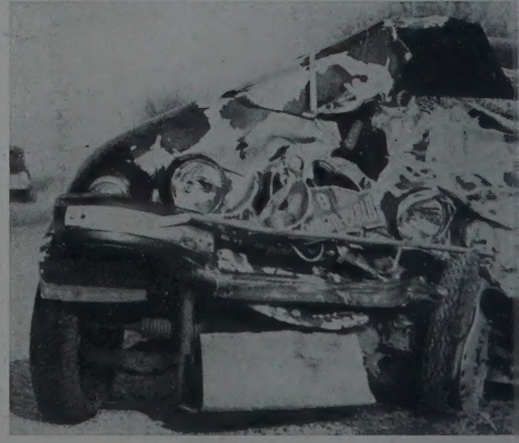
Ce fut d'autant mieux que la malchance avait voulu qu'une importante chute de neige ajoutât un aléa de plus à une épreuve difficile entre toutes, puisque toute avance ou tout retard aux contrôles était pénalisé.

C'est le constructeur anglais Allard, pilotant lui-même sa voiture constituée par un châssis de sa fabrication et un moteur Ford, qui remporta la victoire,

A RÉUNI PLUS DE *300* CONCURRENTS, *16* SEULEMENT N'ONT PAS ÉTÉ PÉNALISÉS SUR LA ROUTE

DÉTENTEURS DE LA TROISIÈME PLACE, LE DOCTEUR ET Mme ANGELVIN SONT PREMIERS DES FRANÇAIS.

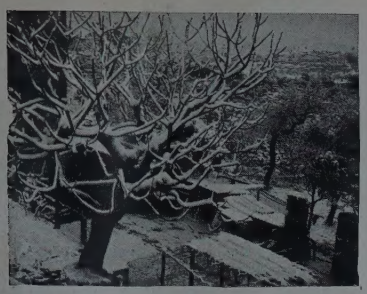
LES ANGLAIS JOHNSON ET BANKS ROULAIENT A GAUCHE... MAIS L'ACCIDENT FUT PEU GRAVE.



précédant le jeune champion anglais de vitesse Stirling Moss, sur Sunbeam-Talbot. Le docteur Angelvin, avec pour co-équipier Mme Angelvin, amena à la troisième place son coupé Simca-Sport, dont le moteur est maintenant celui de l'Aronde, et qui gagna la deuxième catégorie. La troisième catégorie est remportée par une Volkswagen, toutes ces voitures équipées de pneus Dunlop. En quatrième catégorie trois Dyna-Panhard sont aux trois premières places.

Ajoutons que sur les seize voitures non pénalisées dans le parcours du rallye proprement dit il y a neuf voitures françaises (cinq Peugeot, deux Simca, une Citroën 15 CV, une Talbot-Lago), contre six anglaises (deux Jaguar, une Allard, une Sunbeam, une Jowett, une Austin) et une allemande (Porsche).

MAURICE PHILIPPE.



NICE SOUS LA NEIGE

Tombée en abondance sur une grande partie de la France, la neige n'a pas épargné les régions méridionales. Nice, en particulier, s'est éveillée, au matin du 21 janvier, sous une légère couche blanche.

L'un de nos lecteurs niçois, M. Paul Tschaeglé-Appert, nous a fait parvenir un document montrant cet aspect assez rare de la grande ville. L'arbre situé au premier plan est un figuier.

Par sa qualité artistique aussi bien que par son intérêt actuel, cette photographie méritait que nous la publiions. Nous nous empressons de le faire, en félicitant M. Tschaeglé-Appert et en le remerciant de son amabilité.

COURRIER THÉATRAL

La Cuisine des anges

Faut-il crier à la merveille en parlant de *la Cuisine des anges,* de M. Albert Husson ? Ce qui est certain c'est que le directeur du Vieux-Colombier a eu la main heureuse et qu'en voilà, sans erreur possible, pour plusieurs centaines de représentations. Je ne voudrais pas avoir l'air de bouder un plaisir ni de diminuer les mérites indéniables de l'auteur. M. Albert Husson, de qui nous avions remarqué, voilà deux ou trois ans, *Monsieur Providence,* a de l'invention, de la fantaisie, un dialogue aisé, rapide, spirituel. Il ne vise pas aux sommets de l'art dramatique, mais veut amuser son public honnêtement, sans grossièreté. Il sait dégager le ridicule des situations et des hommes et l'exploiter à fond. Il a des mots heureux qui provoquent le rire parce qu'ils condensent le comique dans une formule sans réplique. Ajoutez à cela qu'il a su choisir un cadre pittoresque, Cayenne à l'époque des bagnards, qu'il a mis face à face un honnête homme un peu « farfelu » et trois forçats qui, presque automatiquement, contribueront à son bonheur par l'utilisation d'un gentil serpent-minute ; joignez-y une jolie fille éprise d'un bellâtre que le serpent-minute balayera opportunément de la surface de la terre, un riche profiteur nommé Trochard, qui ne profitera pas longtemps, et c'est bien fait pour lui. Tout cela joué dans un mouvement endiablé par Jean Parédès, Harry-Max et Jean-Paul Coquelin, les trois « anges », par le sympathique Paul Bonifas, la ravissante Arlette Accard et l'heureuse Claire Gérard, oui, tout cela fait un spectacle qu'on serait bien mal inspiré de ne pas applaudir. — Y. G.

LES DISQUES NOUVEAUX

Maurice Delage est un des rares compositeurs qui puissent, comme Roland Manuel, se prévaloir de la qualité d'élève de Maurice Ravel. En effet, l'illustre maître n'a guère fait école en dehors de ces deux artistes, qui ont d'ailleurs l'un et l'autre beaucoup de talent. Maurice Delage vient de prouver une fois de plus la qualité de son art en présentant le nouvel enregistrement de *Quatre Poèmes hindous* (1), aux sonorités orientales, exotiques parfaitement exprimées par la cantatrice Martha Angelici, soprano de l'Opéra-Comique, et l'orchestre qu'animait André Cluytens. Vocalises, notes tenues, arabesques gracieuses, paroles évocatrices concourent au succès de cette présentation. Madras, Lahore, Bénarès, les principales villes de l'Inde surgissent à tour de rôle dans toute leur splendeur. La naissance de Bouddha est évoquée à grand renfort de percussion. Il se fit, paraît-il, dans le ciel « un grand bruit de nuages ». Ces trois chants forment trois faces de deux petits disques, la quatrième face est complétée par une « berceuse phoque » extraite des *Trois Chants de la jungle* décrits par Rudyard Kipling. Maurice Delage trouve les accents doux et tendres, jolis et gracieux, capables d'endormir le plus éveillé des jeunes mammifères pinnipèdes... L'admirable chef Arturo Toscanini, à la tête du N. B. C. Symphony Orchestra, a fixé sur la cire une magnifique ouverture du *Freischütz* (2). Les notes, vibrantes, semblent frissonner. Il donne à cette œuvre un aspect wagnérien et confère une étonnante distinction au passage bien connu qui prête à la vulgarité. La conclusion éclate, bien rythmée.

L'Orchestre philharmonique de Londres a choisi les meilleurs passages d'*Eugène Oneguine,* un opéra en trois actes de Tchaïkovsky, pour les enregistrer sous la direction de sir Thomas Beecham (3). La polonaise se développe avec beaucoup de verve, elle est rapide et garde cet aspect élégant que devait avoir le cortège de nobles se rendant auprès du souverain. La valse si connue de cette même œuvre est joyeuse, charmante, entraînante à souhait.

La manécanterie des Petits Chanteurs à la Croix de bois a enregistré, sous la direction de Mgr Maillet, un motet à quatre voix et un *Ave Maria* à quatre voix mixtes de Vittoria (4). Le côté spectaculaire disparu, le talent des jeunes interprètes semble moins original que sur la scène.

W.-L. Landowski.

(1) « La Voix de son maître », disques enregistrés sous les auspices de l'U.N.E.S.C.O., Conseil international de la musique.
(2) et (3) « La Voix de son maître ».
(4) Pathé.

SURPLUS D'EDITEURS

Des milliers de **livres soldés neufs, non coupés,** valeur 500 fr., depuis 50 fr. Pour recevoir notre catalogue 32 pages, 2.000 titres, envoyez vos nom et adresse à E. L. J. M., (234), Gd-Rue, POITIERS.

Il n'était pas possible de faire tenir sur une seule photographie l'incroyable rassemblement des cent soixante voitures "bleu et rouge" des agents et inspecteurs CINZANO réunis à Paris en Congrès extraordinaire. Trois jours durant les Parisiens eurent la surprise amusée de rencontrer à chaque carrefour la longue théorie des voitures aux joyeuses couleurs menée par ZANO le zèbre.

COURRIER MUSICAL

Les Amis de la musique de chambre

C'est une société qui va commencer sa troisième année d'existence. Ses membres et invités aiment à s'y retrouver régulièrement, en cette atmosphère de chaleur et de sympathie qui circule entre gens épris des mêmes choses ; ses programmes, confiés aux meilleurs artistes du genre, montrent le souci constant de lier le présent au passé ; les chefs-d'œuvre de la musique de chambre y sont célébrés dans le cadre d'intimité qui leur convient (la salle Marceau-Chaillot, douillette et accueillante, ni trop grande ni trop petite).

Pourquoi faut-il qu'une telle entreprise, louée, encouragée, suivie par les plus exigeants, ait déjà la vie difficile ? Les sociétés de musique de chambre comme « la Trompette » ou « Entre soi », dont les habitués des concerts gardent le souvenir, pouvaient vivre et prospérer. Depuis leur dispersion (les bouleversements des années noires en sont cause) il n'existait plus à Paris de société de ce style. Les A. M. C. ont voulu, courageusement, renouer le fil. Alors, que se passe-t-il ? Tout simplement que les concerts souffrent d'un mal collectif : le mal des vedettes. Les plus fervents de nos fidèles subissent aussi le prestige du virtuose « international ».

Mais, cela dit, la vie difficile n'est pas forcément la vie menacée. Aidons de toute notre ardeur et de notre assiduité la société des Amis de la musique de chambre ; elle nous a fait entendre des œuvres nouvelles ou ignorées, et elle associe toujours, à chacune d'elles, l'interprète le plus parfaitement désigné. Quand le choix s'impose, la « vedette » y trouve tout naturellement place. Elle a déjà fait appel à Bernac-Poulenc, au quatuor Vegh, à Loewenguth, au trio Pasquier. Elle nous annonce l'octuor de Vienne, les quatuor Pascal, Gérard Souzay, et des œuvres peu connues ou inédites de Mozart et de Rameau, de Ravel, de Honegger et de Sauguet.

L. Maurice-Amour.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Étude de Me **Turmine,** avoué à Nice.
Vente aux enchères publiques
Le **Jeudi 21 Février** 1952 à 8 heures 30, au **Palais de Justice à Nice,** d'un

Grand Immeuble

à usage industriel à Nice
45, Boulevard Pierre Sémard
Libre de location
Mise à prix : 5.000.000 de francs.
Consignation pour enchérir 500.000 fr.
Pr renseignements s'adres. à Me **Turmine,** avoué, 5, R. de la Préfecture à Nice. Me Chavrier, avoué à Nice, et Frère, syndic à Nice.

VENTE au PALAIS de JUSTICE PARIS, mercredi 20 février 1952, à 14 h., 8 lots :

MAISON RAPPORT
sise à PARIS (XIe)
41, r. la Folie-Régnault
Cont. 313 m. 61. **Mise à prix : 1.200.000 fr.**

MAISON RAPPORT
sise à PARIS (Ve)
5, r. Basse-des-Carmes
Cont. 417 m. 01, **Mise à prix : 2.000.000 fr.**

MAISON RAPPORT
sise à PARIS (XIe)
10, rue POPINCOURT
Cont. 412 m. 68. **Mise à prix : 300.000 fr.**

PROPRIÉTÉ à ANTONY
(Seine), 23, avenue Gabriel-Péri.
Cont. 600 m. **Mise à prix : 1.000.000 fr.**

PROPRIÉTÉ à ANTONY
5, Villa Domas. Cont. 193 m. M. à p. 100.000 fr.

MAISON à ANTONY
2, rue de l'Église et place du Carousel.
Cont. 520 m. **Mise à prix : 300.000 fr.**

MAISON à ANTONY
104, r. A.-Mounié. Cont. 174 m. M. à p. 75.000 f.

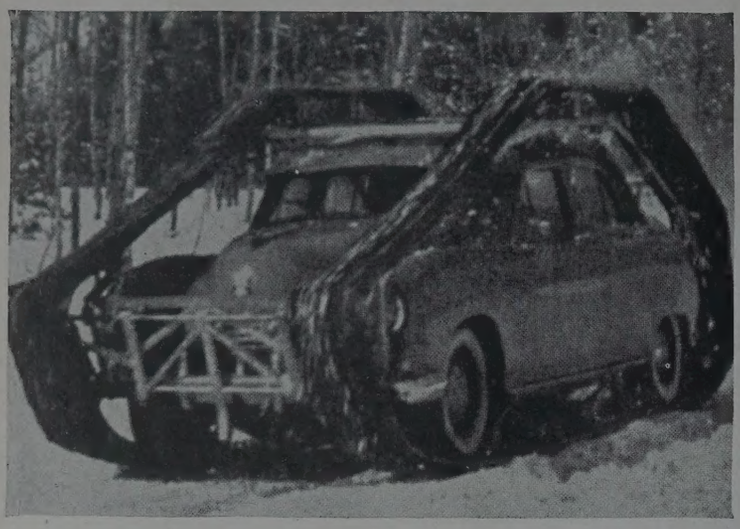
PROPRIÉTÉ à ANTONY
2 et 4, av. A.-Briand. Ce 742 m. M. à p. 500.000.
S'adr. Mes **Sourdille,** avoué, 44, rue des Mathurins ; Chevrot, av., Paris ; Millet, not., Bourg-la-Reine ; Lahaussois, not., Montrouge.

DUNLOP

remporte les trois premières places
DU CLASSEMENT GÉNÉRAL AU
RALLYE DE MONTE-CARLO

1er SH. ALLARD - G. WALBURTON	2e S. MOSS	3e Dr M. ANGELVIN - Mme N. ANGELVIN
sur « ALLARD »	sur « SUNBEAM-TALBOT »	sur « SIMCA-SPORT »
DUNLOP	DUNLOP	DUNLOP
		1er DE LA 2e CATÉGORIE

PETITES INVENTIONS ET TECHNIQUES NOUVELLES



Godet et balai pour tracteur

Grâce à ces nouveaux appareils un tracteur miniature de 2 mètres de long, conçu pour entrer en action dans des espaces étroits, peut effectuer des travaux de terrassement et de déblayage. Le godet peut prendre de la terre à 10 centimètres au-dessous du niveau du sol et l'élever jusqu'à 85 centimètres de hauteur. Un moteur auxiliaire de 2 CV fait tourner le balai de forme cylindrique qui, remorqué par le tracteur, débarrasse le terrain des débris accumulés par le godet.

Echasses pour tracteurs

Les cultures assez hautes, comme le coton, le houblon ou les céréales, ne livrent pas habituellement passage aux tracteurs, et l'on ne peut dans tous les cas utiliser ces engins qui pourtant économisent du temps et de la peine. Aussi un inventeur a-t-il eu l'idée d'adapter des échasses aux tracteurs. Spécialement conçues pour chaque type de tracteur, ces échasses sont simplement boulonnées sur l'axe et sur le châssis. Une chaîne transmet la force motrice. Les roues arrière, à écartement variable, permettent l'adaptation aux cultures en ligne. Ainsi le cultivateur passe au-dessus de son champ, et non dedans.

Pour les ménagères

Un nouvel appareil permet à la ménagère de « faire » sa vaisselle en peu de temps et sans peine. Un réservoir de détersif est fixé au mur, son tuyau est adapté au robinet. Il ne reste plus qu'à arroser de détersif la vaisselle posée sur l'évier. Elle sera ensuite rincée et séchée à l'air.

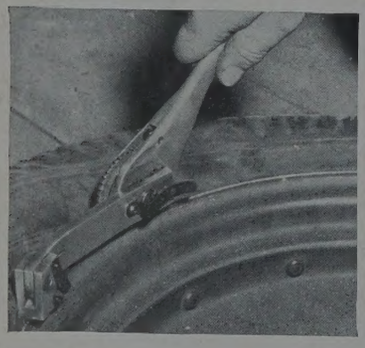
Une plaque de caoutchouc aux bords renforcés assure la fermeture hermétique des boîtes, bouteilles et verres. Une pression au centre assure un effet de ventouse qui fait adhérer fortement les bords.

Contre la neige

Ce dispositif peut être adapté en moins d'une heure sur votre voiture. S'il n'ajoute rien à son esthétique, il permet en revanche de circuler sans danger en pleine neige. Les chenilles qui entourent la carrosserie sont montées sur un cadre standard s'adaptant aux principales marques d'automobiles. Elles sont mues par les roues arrière, tandis qu'un levier accouplé à la direction permet au conducteur de virer par freinage.

Démonte-pneus automatique

Cet instrument, de fabrication allemande, comporte un levier automatique pour le montage et le démontage des enveloppes. Il fonctionne exactement comme un vulgaire ouvre-boîte.



LE BRIDGE (N° 98)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 84

LE MORT : ♠ A D V ♡ R D 3 2 ◇ D V 10 9 2 ♣ 2

entame : ♠ 5 — NORD / OUEST / EST / SUD

♠ 6 ♡ 8 6 4 ◇ 6 4 ♣ A R D V 10 6 4

SUD	OUEST	NORD	EST
3 ♣	3 ♠	contre	passe
3 S A			

Ouest joue le ♠ 5. Comment Sud doit-il jouer?

Sud doit prendre du ♠ as et jouer ensuite ♡ R. Il est sûr de réussir ainsi ses 3 S A contre toute défense et distribution.

En effet il fera

♠ as + un ♡ + 7 ♣ = 9 levées

et ne peut perdre que

♡ A + ♠ R + ◇ A R = 4 levées.

Si Sud commet l'imprudence de faire l'impasse à ♠, à la première levée il risque de perdre son jeu si l'impasse rate (ce qui est improbable mais possible) et si Est a la bonne idée de retourner ♣ à la seconde levée.

Sud s'apercevra alors, mais trop tard, que s'il défile tous ses ♣, le dernier ♣ squouisera inexorablement le mort puisque ce dernier, n'ayant plus que cinq cartes, ne pourra plus garder ♠ A, ♡ R D, ◇ D V 10.

Si Sud, pour éviter ce squouise-suicide, renonce à faire son septième ♣ et cherche à affranchir une levée compensatrice au mort, ou fait moins de six ♣, le contrat risque toujours d'être perdu et le sera souvent.

Le seul jeu absolument sûr est celui que j'ai indiqué.

ÉTUDE N° 85

LE MORT : ♠ A 5 4 ♡ 3 2 ◇ 3 2 ♣ D 10 8 7 6 3

entame : ♠ V — NORD / OUEST / EST / SUD

♠ R D 3 ♡ A R D 4 ◇ D V 10 9 ♣ V 9

Sud joue 3 sans-atout et Ouest entame du ♠ V.

Comment Sud doit-il jouer?

ANDRÉ CHÉRON.

Le « ski-scooter »

Ce nouveau véhicule — unique en son genre à l'heure actuelle — a été mis au point par un spécialiste bavarois. Il est composé d'une chenille analogue à celles des chars, d'un moteur de scooter et d'un volant d'automobile qui commande deux « palettes » de direction. L'ensemble se meut sur les pentes enneigées à une vitesse vertigineuse.

C. T.

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ 13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	AB[1] N° 1	AB[1] N° 2	AB[1] N° 3	AB[1] N° 4
Un an...	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	AB[1] N° 1	AB[1] N° 2	AB[1] N° 3	AB[1] N° 4
Un an...	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités. **L'abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ». **L'abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux : « Noël », « Salon de l'Automobile » et « Printemps ». **L'abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 1er trimestre 1952. N° 203. — Printed in France.